

*À partir des 216 « pourquoi » de Laurent Mauvignier,
dans « La maison vide », Minuit, 2025
du 6 au 13 octobre 2025.*

*Les textes sont mis en ligne par ordre chronologique de
réception. Nota : ne sont intégrés au PDF collectif que les
textes qui sont parvenus par mail (fichier joint docx,
pages, odt), dans la période mentionnée, indépendamment
des mises en ligne sur la plateforme WordPress.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi Chez l'ami disparu</i>	4
<i>Patrick Blanchon L'archiviste</i>	6
<i>Jean-Luc Chovelon Introspection momentanée</i>	7
<i>Laurent Stratos Celui qu'on voudrait être, dans leurs regards</i>	9
<i>Danièle Godard-Livet L'obligation du pourquoi</i>	26
<i>Valère Mondy S'y cogner</i>	29
<i>Lamia Ygarmaten Pourquoi</i>	32
<i>Émilie Kah Le déjeuner d'accueil, suite</i>	33
<i>Philippe Sahuc Ça glisse à la sortie du café</i>	35
<i>Solange Vissac Pourquoi savoir ?</i>	37
<i>Natacha Devie Désespoir</i>	39
<i>Noëlle Baillon Les poussins</i>	40
<i>Raymonde Interlegator Pourquoi</i>	42
<i>Isabelle Charreau Fors intérieurs</i>	43
<i>Catherine Koeckx Elle se demande pourquoi</i>	46
<i>Caroline Diaz Chercher dans ses yeux une réponse</i>	47
<i>Serge Bonnery Dans un matin bleuté</i>	49
<i>Christine Eschenbrenner Pourquoi revenir</i>	51
<i>Alexia Monrouzeau Pathelin</i>	53
<i>Huguette Albernhe Brouillards</i>	55
<i>Ève François Du bon usage des paroxysmes</i>	57
<i>Emmanuelle Cordoliani En quoi particulière ?</i>	60
<i>Emmanuelle Cordoliani (bis) Géraniums violets</i>	65
<i>Laurette Andersen Pourquoi en gare ?</i>	67
<i>Martine Lyne Clop Argentique</i>	70
<i>Léa Djenadi Parfois la nuit</i>	72
<i>Fabienne Savarit pourquoi pas toutes les pistes ?</i>	74
<i>Nathalie Holt Pourquoi</i>	75
<i>Serge Bonnery Dans un matin bleuté</i>	77

<i>Marie Moscardini Pourquoi au pluriel.....</i>	<i>80</i>
<i>Catherine Plée (sans titre)</i>	<i>81</i>
<i>Monika Espinasse Inquiétudes</i>	<i>82</i>
<i>Betty Gomez La Polonaise</i>	<i>84</i>
<i>Yael Uzan Pourquoi ce détour ?</i>	<i>87</i>

on ne sait pourquoi
maison est dans l'histoire
le pourquoi des lieux

Dans la maison d'Antoine, Clément Rossetti s'attarda un long moment sur la petite collection d'alluha de son ami disparu. A chaque fois qu'il en trouvait à vendre chez des brocanteurs marocains, Antoine s'offrait l'une de ces modestes planches coraniques où les élèves des Madrasa apprennent à écrire et à lire les sourates. Coincée entre une pile de livres et une rangée de carnets Moleskine, l'une d'elles attira plus particulièrement l'attention de Clément. La planchette de bois ordinaire était lisse et blanchie comme un bois roulé par la mer tellement elle avait servi. Clément se souvint de ce qu'Antoine lui avait dit à propos de ces supports de bois sur lesquels on écrit, susceptibles d'être effacé après usage. Antoine Desanti lui avait parlé du peintre Delacroix qui avait découvert ces palimpsestes lors d'un voyage au Maroc dans les années 1830. Clément rangea l'alluha à sa place et se mit à examiner quelques-uns des carnets de notes voisins. Antoine, toute sa vie durant, en avait noirci des centaines. Ses carnets, dans le plus total désordre, contenaient des citations, des notes de lecture, des dates, des calculs, des listes de mots, des observations sur les oiseaux, les plantes, les événements de la nature, des faits-divers, des collages de coupures de presse, de facturettes, de tickets de caisse, des tickets de métro, des timbres. Certains carnets, plus déformés avec le temps, servaient également d'herbiers dans lesquels Antoine conservait des feuilles d'arbustes, des fleurs séchées, des pétales de fleurs, toute une petite collection botanique, toujours annotée d'un nom, d'une date, d'une observation. Le dernier carnet que Clément consulta datait de l'année 1986. Le 20 mars de cette année-là, Antoine Desanti avait noté que les grenouilles avaient commencé à croasser.

Clément alla ensuite s'installer sur la terrasse, face à la mer. La lune, presque pleine, se cachait, par moments, dans les nuages. L'air était frais.

On garde l'outillage court. La carte, les trois exercices — Attendre, Rater, Revenir. L'Archiviste pour faire le boulot propre : il cote, il retire, il aligne. Trois preuves seulement sur la table : un ticket blanchi, une vis, un bout d'ongle. Le « pourquoi » sert de tracteur : s'il ne tire rien, on le coupe. On avance d'un centimètre à chaque fois, pas plus. Prague, on n'en fait pas des caisses : une seule touche qui reste dans le corps — rugosité de pierre, poussière sous l'ongle — et c'est tout. Kafka, on le laisse hors du nom. Osiris n'est pas un personnage, juste la façon de montrer la fracture. La nuit, on la garde comme liant : elle tient sans demander d'explications. Le jour, c'est pour nommer, pas pour relier. À chaque passage, enlever plutôt qu'ajouter. Pas de décors de secours (tasse, cuisine) sauf une fois, nette. Verbe + objet, pas de glose. Ne pas confondre finir et en finir : la hâte brille, ne tient pas. On tracte l'épave, on l'arrache du fossé, on ne promet pas qu'elle roulera demain.

[lien](#)

Pourquoi le temps ? De ce temps qui saisit dans la même unité, celle de l'instant, ce qui se passe sur cette place parisienne de Saint-Sulpice ce dimanche sept septembre deux mille vingt-cinq à midi et cinquante minutes. Exactement. Cet instant-là, retiré de la somme des instants qui sèchent sur le fil d'un ensemble d'histoires aujourd'hui passées. Ce qui se passe devant mes yeux, c'est-à-dire par le prisme de ce que je vois, laissant ouverte la porte à ce que je ne vois pas, à ce qui est caché, à ce que j'ignore, à ce que mes yeux ne distinguent pas, ne comprennent pas, ne saisissent pas. Je regarde, assis sur ce banc à côté du Café de la Mairie. Je regarde et je note ce que je vois au crayon gris dans un petit carnet Moleskine noir à rabat supérieur. Je note et, bien évidemment, arrive le moment, l'instant, où je me demande. Un instant dans un autre instant, comme des poupées russes. Un instant habillé de pourquoi (il y aurait un autre instant où je ramasserais un bouquet de comment). Pourquoi le temps ? Pourquoi ce jour-là précisément ? C'est l'anniversaire de ma fille qui a trente ans ce sept septembre, mais je ne vois pas le rapport. Je ne suis pas ici, ni même à Paris ce jour précis en rapport avec cette date anniversaire, ni avec ma fille, ni avec quiconque. Je crois. J'ai été déposé là, sur ce banc, dans un mouvement dont je ne saisis pas l'origine avec une nuée de points d'interrogation qui, il faut l'avouer, éclairent avec bonheur ce genre d'instant insaisissables.

Équipez-vous de pourquoi et regardez le monde. Regardez avec l'esprit d'un enfant de deux ans. Et mourez sous le poids des questions, ou ne retenez que celles qui vous tirent vers l'avant. Celles qui vous offrent une bouffée d'air au lieu de vous asphyxier.

Assis à cet instant sur un banc de la place Saint-Sulpice, je me demande pourquoi si peu de voitures de couleurs circulent. N'y a-t-il que des voitures blanches, grises ou noires à Paris ? Hypothèse #1 : « Le grand rassemblement annuel des voitures tristes se tiendra, comme tous les premiers dimanches des mois de septembre depuis 1995, aux abords du Jardin du

Luxembourg. Pour sa trentième édition, l'organisation a prévu un parcours dans les rues de la capitale, histoire de répandre la mauvaise humeur sur son passage et terminera son défilé devant les marches du Sénat, haut lieu de la tristesse parisienne, après avoir envahi la place Saint-Sulpice à la sortie de la messe dominicale. Espérons qu'un grand soleil ne vienne pas gâcher la fête.» (extrait du journal « Paris triste » en date du 1er septembre 2025).

Hypothèse #2 : Les stigmates de la pandémie de monochromie galopante qui a touché Paris voilà un an désormais, sont encore bien visibles dans les rues de la capitale. Après avoir attaqué la mode vestimentaire, la décoration des intérieurs et la pensée politique avec un retour en force du binaire, la maladie gagne la vie quotidienne des habitants jusque dans la teinte de leur voiture. Le délit de couleurs, avec l'arrestation systématique par les forces de l'ordre monochrome, des voitures qui ne sont pas noires, grises ou blanches, dissuade les quelques foyers résistants, principalement situés parmi les jeunes idéalistes.

Hypothèse #3 : La mode est à l'invisibilité. Nouveau credo du bonheur vendu sur ordonnance : ne pas sortir du lot. Finis les vêtements que l'on remarque, les bijoux, le maquillage, les chapeaux à fleurs, les chaussures rouges, les chaussettes vertes, les gants à rayures. Finis les pensées révolutionnaires, les différences, les arcs-en-ciel. Vive l'unique, la pensée unique, la vision unique, la couleur unique, les sentiments uniques, la mode unique, les goûts uniques, les uniques uniques.

Assis à cet instant sur un banc de la place Saint-Sulpice, j'installe mes pourquoi. Pourquoi tant de moines et de religieuses ? Pourquoi n'y a-t-il qu'un seul café sur cette place ? Pourquoi le ballet des autobus devant moi est-il si précis pour m'interdire la continuité des événements ? Pourquoi la sœur blanche habillée de blanc porte-t-elle une étoile rouge ? Pourquoi serais-je capable d'imaginer ce qu'il y a à l'intérieur de la tête d'un moine ? Pourquoi la vieille dame ? Pourquoi la petite fille ? Pourquoi l'homme au téléphone ? Pourquoi le chien ?

Oui, pourquoi le chien ?

Je suis employé depuis dix ans par une entreprise qui accompagne des personnes à la recherche d'un emploi, nous travaillons essentiellement pour France Travail, l'essentiel de mes rendez-vous à lieu à travers des plateformes de visioconférence. Dans le cadre de mon travail, je visite les pages sur les réseaux sociaux des individus que je suis pour mieux les connaître ; le week-end j'anime pour mon plaisir un atelier d'écriture à distance et j'écris un peu. J'ai donc ouvert un grand cahier avec de grands carreaux, et j'ai noté ce que je découvrais lors de ces visites virtuelles, et plus tard en repensant à cette personne, je ne pouvais m'empêcher de noter la question qui me venait à l'esprit quand je me la remémorais apparaissant à l'écran, et j'ai pris la mauvaise habitude de toujours chercher des réponses à mes questions, alors j'ai écrit ces pourquoi et ces peut-être. Voici certaines personnes que j'ai croisées dans ces espaces virtuels, et qui ont influencé d'une façon ou d'une autre mon histoire, je devrais peut-être dire notre histoire. J'espère ne pas blesser qui que ce soit avec ces quelques lignes.

Chat noir

Photo du profil réseau : Chat noir jouant sur un bureau.

Reflet espéré : aimable et doux, aime le confort intérieur, égoïste par nature et donc excusable, littérature aimable et difficile.

Iconographie et accessoire : un stylo élégant traîne sur quelques pages mélangées, ici on écrit à la main, le chat se promène sur quelques feuilles manuscrites.

Il en visioconférence : homme de soixante ans, calvitie prononcée, grosses lunettes laissant voir un regard doux, on devine un corps massif sous cette chemise blanche. Il parle peu, et sa voix surprend toujours.

Pourquoi il écrit ?

Peut-être qu'il s'ennuie, qu'il est à la retraite et qu'il trouve que c'est un passe-temps agréable et enrichissant, ou il a une histoire

a raconté, l'histoire de tonton Jacques ou de cet amour disparu, ou il veut laisser une trace de son passage sur terre, « mon papi a écrit un livre », ou il veut partager sa connaissance de l'Homme, le poids d'une vie ; c'est un peut-être un toc, un tic, l'espoir d'être un « auteur », de s'asseoir face à son public dans une librairie et de répondre à mille questions intelligentes ; est-ce qu'il sait pourquoi il écrit, est-ce qu'on sait pourquoi on écrit.

La jolie rousse et le livre à fleurs

Photo du profil réseau : jeune femme vue de face, le bas de son visage est masqué par son dernier livre qu'elle tient contre son menton, on devine le travail d'un petit éditeur, une jolie couverture ornée de quelques fleurs rouges.

Reflet espéré : Le grand sourire est engageant, la coupe de cheveux est moderne, romantique et actuelle, l'intelligence du salon de thé.

Iconographie et accessoire : l'image est claire et précise, les contrastes sont accentués, la gamme des couleurs présente est douce et harmonieuse, ici rien de flamboyant, ce n'est pas une photo pour séduire, on devine deux boucles d'oreilles dorées en forme de poisson.

Elle en visioconférence : femme de quarante ans sans maquillage, elle porte des lunettes noires, cela donne d'elle une image assez rigide, elle parle lentement et rarement.

Pourquoi elle écrit des poèmes que je ne comprends pas ?

Peut-être que le sens, l'émotion, l'ennui. Elle recherche autre chose un flux, une suite de sons non-musicaux, peut-être. J'essaie ; mais je suis à la recherche d'émotion, comme un drogué a besoin de sa dose, comme un mélomane attend la mélodie, alors à la lecture de ses textes, je repars d'une humeur noire.

Main d'homme noir

Photo du profil réseau : main vue côté paume, index et majeur levé faisant le signe du V de la victoire.

Reflet espéré : force vive du combattant, défenseur des opprimés, solidaire des minorités.

Iconographie et accessoire visible : la photo est en noir et blanc, cela accentue les lignes de vie sur cette main, la paume devient une surface isolée du corps, une sculpture gravée.

Il en visioconférence : jeune homme blanc de trente ans, grands cheveux frisés blonds dépassant d'une casquette, cela pourrait lui donner la silhouette d'un clown, mais ses yeux bleus et froids au milieu d'un visage légèrement grêlé ne vous incitent pas à sourire.

Pourquoi est-il solidaire de ces luttes lointaines ?

Peut-être qu'on tous solidaire à vingt ans, ou que l'on admire ceux qui combattent pour leur droit avec plus de ferveur, il est peut-être plus lucide, ou il a besoin de trouver un combat pour se battre et celui-ci est honorable. Avec l'âge le prix de la vie augmente, et toutes ces jeunes vies fauchées pour un combat juste, vous enfonce la tête vers le sol.

Ombre d'une femme

Photo du profil réseau : Une ombre féminine se dessine sur un drap blanc, c'est une image projetée, légèrement floue, comme pourrait l'être un vieux film de vacances.

Reflet espéré : Un souvenir d'été, le temps qui passe, la découverte d'un corps à la fin du mois d'août et l'ombre de la vie ordinaire qui revient.

Iconographie et accessoire visible : La chevelure que l'on devine mouillée au-dessus de la silhouette d'un corps jeune, dans cette image tout est nuancé, on joue à cache-cache.

Elle en visioconférence : femme de trente ans, cheveux ras, piercing dans la narine gauche, on ne peut s'empêcher de fixer cette minuscule perle noire ornant cette narine. On devine des tatouages sur ses avant-bras, certains sont colorés. Elle parle doucement, mais sans hésitation, sûre d'elle et de son savoir.

Pourquoi cette perle noire ?

Petit garçon de quatre ans en short

Photo du profil réseau : Un petit garçon en short au centre d'un chemin de terre un jour d'été.

Reflet espéré : Fragilité, sensibilité, espère un peu de douceur pour être apaisé.

Iconographie et accessoire visible : La photo est ancienne, les couleurs sont passées. Les habits et les sandales datent des années soixante-dix, un ancien temps, un temps regretté.

Il en visioconférence : Homme de soixante ans aux cheveux gris. Il porte des lunettes colorées. Il parle avec la voix hésitante du timide coléreux et un peu fatigué, il aime faire sourire ou rire.

Pourquoi ce besoin d'être aimé ?

Vedette du cinéma, portrait

Photo du profil réseau : Portait d'une actrice américaine connue, sur cette photo, elle a vingt ans. Dans les magazines, elle est souvent photographiée aux bras de sa compagne.

Reflet espéré : Tendresse et féminité, celle que j'aimerais être, courage et fierté.

Iconographie et accessoire visible : La photo est une fausse photo d'identité, tout est travaillé, Hollywood est à l'œuvre.

Elle en visioconférence : jeune femme ronde de trente ans. Elle parle peu, mais quand elle prend la parole, un flot de mots vous submerge, et avec humour elle cache au mieux son intelligence gênante.

Pourquoi est-elle gênée par son intelligence ?

Le PARC DU XVIIIe

Photo du profil réseau : Un petit tableau circulaire peint à l'huile, on y voit un parc, une végétation fleurie éclaire le sous-bois. Les personnages vivants de Watteau ne sont pas là, la vie ici reste végétative.

Reflet espéré : Artiste accompli, apaisé et élégant, virtuose du pinceau et plus si affinité.

Iconographie et accessoire visible : La photo représente un détail (une esquisse d'imagination), le cadrage pourrait faire croire qu'un tableau abstrait est photographié.

Il en visioconférence : homme de quarante ans, écharpe au cou, quelques cheveux blancs au-dessus de ce visage charmant ; il séduit avec ses mots aussi, c'est un poète.

Pourquoi toujours cherche-t-il toujours à séduire ?

Peut-être que c'est un pauvre petit garçon qui cherche à être aimé, et qui collectionne les conquêtes comme des joujoux pour une enfant et que cela l'apaise ; peut-être qu'il a besoin de sauter sur tout ce qui bouge, une sorte de maladie, une démangeaison, ou alors il est à la recherche de ce pouvoir que donne l'amour, ce pouvoir de posséder, de prendre. C'est incroyable, il n'arrête jamais, seul dans la rue il doit être capable de charmer un lampadaire.

Structure cubique

Photo du profil réseau : Un ensemble de cubes s'entrecroisent, l'espace défini ressemble à un puits géométrique.

Reflet espéré : Intelligence logique et abstraction, recherche artistique bienvenue, ici on ne rigole pas, on réfléchit.

Iconographie et accessoire visible : La photo en noir et blanc de cette structure complexe est en fait une suite d'images d'écran les unes dans les autres, l'art conceptuel est à l'œuvre, à l'infini de l'espace s'ajoute l'infini du virtuel.

Elle en visioconférence : jeune femme brune trente ans, par instant elle porte des lunettes noires, elle pourrait être institutrice, mais dans son ton un peu péremptoire, on imagine une habituée des amphithéâtres de faculté.

Pourquoi ce besoin de s'arrimer à l'intelligence ?

Peut-être qu'elle a besoin de donner du sens à ce qui l'entoure, à ce qu'elle vit, ou c'est pour elle ce qui a de la valeur, le reste est futile ; peut-être qu'elle utilise l'intelligence comme outil de pouvoir, le pouvoir du sachant.

Groupe de jeunes souriant

Photo du profil réseau : Ces jeunes sourient face à l'appareil. Quatre jeunes filles et deux garçons, un groupe de collégiens dans sa diversité posent devant une peinture murale.

Reflet espéré : L'espoir et la croyance en une jeunesse diverse et colorée.

Iconographie et accessoire visible : L'image est prise sur le vif, poser pour ces jeunes de plein de vie est un exercice difficile, ils rient, ils sont fiers devant ce mur de couleur.

Elle en visioconférence : Femme de cinquante-cinq-ans, les cheveux gris et longs, elle n'est pas maquillée. Elle parle doucement, habituée à convaincre lentement. Elle n'est jamais négative, elle ne perd pas son énergie dans d'inutiles combats.

Pourquoi continuer à espérer encore ?

Peut-être qu'en nous il y a plus de force que l'on imagine, une force ancestrale, un vent d'avenir heureux, un souffle qui traverse certains êtres, quand les autres ne voit que des combats, des victoires, des défaites ; alors j'espère sentir ce souffle comme elle.

Gros livre ouvert

Photo du profil réseau : gros plan sur un vieux livre épais, ouvert sur une table.

Reflet espéré : Sagesse et tranquillité, intelligence et respect.

Iconographie et accessoire visible : On devine d'autres livres à côté, on est peut-être dans une bibliothèque ancienne.

Elle en visioconférence : Femme de cinquante ans, séduisante, habillée avec élégance, porte un collier coloré, cheveux auburn foncé, et sourire franc, à la voix ensorceleuse et douce.

Pourquoi chercher à plaire, quand on plaît sans effort ?

Peut-être que c'est ça la formule pour vivre heureux. Elle arrive dans la pièce, s'installe face à son écran et votre cœur bas la chamade, vous essayez de cacher votre émotion, elle vous sourit, alors un néon s'allume dans votre sombre tête et vous voyez s'inscrire cette phrase dans la caverne : je suis fichu. Vous entendez sa voix et vos mots disparaissent, vos phrases partent danser une farandole bancale, et vous tanguiez et cherchez du regard un arbre auquel vous raccrocher. Et à chaque fois que vous devez la quitter, vous avez cet horrible sentiment de ne pas avoir eu le temps, votre temps, votre compte, et vous êtes en manque.

Femme au micro

Photo du profil réseau : jeune femme sur scène, un micro à la main.

Reflet espéré : Artiste, et performeuse, regardez-moi, écoutez-moi, c'est tout moi.

Iconographie et accessoire visible : La photo met en valeur le joli visage, un projecteur forme un halo de lumière jaune autour de la poétesse.

Elle en visioconférence : Elle prend la parole facilement, souvent elle part à la fin de la réunion, son temps est précieux, elle gère son agenda avec attention, c'est sûrement une reine, elle donne un peu de temps au membre de sa cour à tour de rôle.

Pourquoi ce besoin de prendre la place principale ?

L'aventurier

Photo du profil réseau : jeune homme en tenue de randonneur, sac sur le dos.

Reflet espéré : nature et découverte, moderne et sensible.

Iconographie et accessoire visible : La tenue est conforme à cette activité, le bob, les chaussures de marche, le sac à dos, un aventurier en pays tempéré.

Il en visioconférence : jeune homme barbu, sensible, très vite il se présente, et il attend toujours une invitation pour parler.

Pourquoi ce besoin de s'évader ?

La statuette exotique

Photo du profil réseau : Photo en couleur d'une statuette en ébène, représentant une ronde silhouette féminine.

Reflet espéré : voyageuse, j'aime les enfants et mon rôle de mère et grand-mère.

Iconographie et accessoire visible : La statue est posée sur une table en verre, on voit sous le plateau de la table des beaux livres d'artistes, Gauguin, Picasso, Matisse, etc.

Elle en visioconférence : Femme de soixante-dix ans, cheveux gris frisés, lunette fine, elle parle vite et trop, elle s'enivre de ses certitudes bancaires perdues dans ses phrases intelligentes.

Pourquoi cette peur du silence ?

Couple de tourterelles

Photo du profil réseau : Deux tourterelles posées sur la branche d'un Albizia.

Reflet espéré : Uni pour la vie, amoureux, et apaisé.

Iconographie et accessoire visible : La photo est assez maladroite, on devine un photographe amateur.

Il en visioconférence : Homme de quarante ans, fin, brun, barbu et poilu, il a un accent rocaillieux du sud, cela donne à ses propos, même les plus anodins, la force du granit rouge, alors quand il dit : bonjour à tous, on voit chacun des membres présents à la réunion se redresser sur leur chaise.

Pourquoi il est si difficile d'être romantique pour un homme ?

La main du lecteur

Photo du profil réseau : Une main tenant une feuille dactylographiée.

Reflet espéré : Une autre Main tendue vers lui, il espère encore.

Iconographie et accessoire visible : La photo, prise dans la pénombre, ne laisse voir de lui que cette main pleine de mots à donner.

Il en visioconférence : Homme de cinquante ans, le teint déjà usé, pour lui plus rien n'a d'importance, ils nous écoutent distraitemment, et il a le regard d'une vieille observant des enfants jouer avec un ballon sur une place ensoleillée.

Pourquoi continuer à vivre quand on est seul ?

La ruelle du sud

Photo du profil réseau : Une ruelle pavée de pierre, les façades de chaque côté à se toucher, l'ombre du soleil de midi. s.

Reflet espéré : Aime le contact, les gens, bienvenue aux âmes en paix.

Iconographie et accessoire visible : On devine les portes d'entrée de certaines maisons, ouvertes sur des rideaux de perles colorées, nous allons rendre visite aux gens simples du sud.

Elle en visioconférence : Femme de cinquante aux cheveux bruns, elle utilise des phrases courtes, légèrement mal à l'aise, pourtant elle est tous les jours face à des élèves.

Pourquoi elle doute ?

Le papillon

Photo du profil réseau : Un papillon roux avec des taches noires en gros plan, posé sur une fleur jaune.

Reflet espéré : Hymne à la beauté, partageons ce plaisir simple de regarder.

Iconographie et accessoire visible : Cette une photo de professionnel ou d'amateur aguerri.

Il en visioconférence : Homme sérieux de soixante-dix ans, habillé de noir, il porte des lunettes à la monture fine, pèse chacun de ses mots au gramme près.

Pourquoi le rire l'inquiète ?

Le cep de vigne

Photo du profil réseau : Un cep de vigne posé sur une table.

Reflet espéré : Dans ce monde difficile, je vois encore de la beauté, j'espère que vous aussi.

Iconographie et accessoire visible : La photo en noir et blanc transforme ce bout de bois mort en sculpture abstraite.

Elle en visioconférence : jeune femme de vingt ans, toujours en vêtement ample pour cacher ses formes, jamais maquillées, un visage carré, une coupe de cheveux maison, elle parle très peu, et avec une grande intelligence, et quand elle se tait, elle est surprise d'avoir été comprise et écouté.

Pourquoi elle a peur de sa féminité ?

Le carré rouge

Photo du profil réseau : Un carré rouge sang

Reflet espéré : Les réseaux sont des supports numériques, j'utilise ces machines par nécessité.

Iconographie et accessoire visible : Ce carré surprend, là où chacun se dévoile un peu, lui disparaît.

Il en visioconférence : Homme de trente ans, brun à la peau blanche, toujours habillé de noir, il aime le contraste entre sa peau, un effet gothique ; toujours prêt vous donner le mot qui vous manque sur le bout de la langue, son esprit rapide le dépasse quelquefois.

Pourquoi cet amour des machines ?

Dessinatrice dans le bocage

Photo du profil réseau : Une jolie femme blonde assise dans les champs croque la campagne.

Reflet espéré : Tendresse et calme, artiste apaisé, aquarelle et pastel, mots choisis et dentelles fleuries.

Iconographie et accessoire visible : La photo est de qualité, l'artiste au travail, dessine sur le vif.

Elle en visioconférence : Elle vient par intermittence aux réunions, son planning est rempli d'activité artistique et associative, de rendez-vous amicaux, si vous voulez la voir il faudra patienter.

Pourquoi ce besoin de créer ?

L'homme aux lunettes dans la main

Photo du profil réseau : Un homme en tronc assit à son bureau, il tient sa paire de lunettes à la main, derrière lui sa bibliothèque.

Reflet espéré : Lettré, je vous invite à venir partager quelques pages de littératures et quelques pensées.

Iconographie et accessoire visible : Les lunettes tenues de main légère, il a la pose du docteur qui se donne la peine de vous écouter.

Il en visioconférence : Homme de cinquante ans aux cheveux gris, avec sa barbe gris et blanc naissante de la fin de journée, il prononce des phrases intelligentes et posées, le profil idéal de l'écrivain moderne, et les femmes présentes aux réunions l'écoute avec un peu trop d'attention.

Pourquoi la majorité des écrivains français ont les cheveux gris, la barbe de deux jours, un corps de jogger, un discours poli ?

La boîte aux lettres verte

Photo du profil réseau : Une boîte aux lettres sur mur en crépi blanc, aucun nom n'est lisible.

Reflet espéré : J'aime les lettres, les mots, j'aime ces lettres qui arrivent quelquefois de loi pour nous rapprocher.

Iconographie et accessoire visible : C'est une photo amateur, le cadrage est un peu de biais.

Elle en visioconférence : Femme de trente ans, fine, drôle et bavarde, on en sait beaucoup sur elle très vite, elle parle de ses enfants, de son mari, de ses lectures, tout est doux et facile.

Pourquoi avoir des enfants, on est déjà tellement nombreux ?

Le tableau du diable rouge

Photo du profil réseau : Peinture rectangulaire d'un diable rouge sur un fond d'or.

Reflet espéré : Rebelle, et artiste, j'aime m'amuser.

Iconographie et accessoire visible : Le choix de ce diable surprend, c'est le but messieurs dames.

Il en visioconférence : Homme de vingt ans costaud, casquette vissée sur la tête, il ne prend jamais la parole, si ce n'est pour dire bonjour et au revoir, il a une belle voix grave.

Pourquoi il faut y espérer dans ce monde à vingt ans, malgré ce que l'on découvre, ce carnage ?

La guitariste en concert, rock'n'roll

Photo du profil réseau : Femme de cinquante jouant de guitare électrique sur une scène

Reflet espéré : Je suis une rockeuse, je suis libre et rebelle.

Iconographie et accessoire visible : la femme sur cette photo prise sur le vif porte un tee-shirt avec une tête de mort blanche sur fond noir, la guitare est Stratocaster surnburst dont le vernis a disparu, brûlé par la transpiration, on aperçoit le bois brut.

Elle en visioconférence : Femme en tee-shirt à motif, longs cheveux bouclés, elle écoute et acquiesce toujours, ses mots sont un peu bruts, en l'écoutant on devine un chemin de vie difficile.

Pourquoi on n'a pas tous le droit au bonheur à la naissance, enfin elle y a droit ?

Le ciel bleu

Photo du profil réseau : Un carré d'azur et deux nuages de lait.

Reflet espéré : Nous partageons cet air.

Iconographie et accessoire visible : La photo, simple de cet espace impersonnel, cache bien l'identité de cet individu.

Il en visioconférence : Il est toujours en retard, il a toujours un problème, une panne de voiture, un enfant malade, ce galérien de trente ans est heureux. On voit apparaître son visage à l'écran, un grand sourire aux lèvres, il salut tout le monde, puis il nous raconte sa galère du jour sans se plaindre.

Pourquoi il accepte cette malchance ?

Le dessin d'enfant coloré

Photo du profil réseau : Un joli dessin d'enfant, on y reconnaît une maison et un arbre.

Reflet espéré : Je suis libre et à jamais une enfant.

Elle en visioconférence : J'ai appris le décès de cette femme il y a quelques mois. Cette image encore présente sur cette page me surprend toujours, comme s'il y avait une erreur, et puis je me reprends, ici on est peut-être éternel. Elle avait un accent un peu guttural, elle parlait avec passion de son métier, elle conduisait un gros camion.

Pourquoi la mort n'est pas plus présente dans nos pensées ? Quand elle arrive, elle nous surprend toujours, pourtant on est prévenu.

La photo ancienne du peintre célèbre

Photo du profil réseau : Une photo en noir et blanc d'un homme en costume, plan à l'italienne. Il porte une barbe et une moustache grises, il en impose et il pose.

Reflet espéré : J'aime cet artiste, j'aime aussi l'art du passé, j'aime la Culture.

Iconographie et accessoire visible : La photo est connue, ce portrait est utilisé pour illustrer la page Wikipédia de ce peintre.

Elle en visioconférence : Femme de soixante ans, cheveux courts, elle porte des lunettes noires et rondes. Elle prend rarement la parole, et quand elle le fait, on entend ses doutes, sa peur de ne pas être à la hauteur, pourtant quand on la lit, rien ne tremble dans ses textes, tout se tient.

Pourquoi c'est si difficile de se montrer aux autres ?

L'échassier

Photo du profil réseau : Un héron cendré, un petit poisson au bout du bec.

Reflet espéré : J'aime la nature, et je sais qui je suis, et je suis photographe animalier à mes moments perdus.

Iconographie et accessoire visible : Cette photo amateur prise au téléobjectif manque de définition.

Il en visioconférence : Homme de soixante, les cheveux frisés et gris, cela lui donne un côté artiste. Il est mince, j'imagine qu'il fait du yoga et de la marche. Quand il prend la parole, tout est sérieux, tout est intelligent, il exerce grâce à cela un petit pouvoir sur certains membres de l'atelier.

Pourquoi cette valorisation de l'intelligence ? Entre une brute et un intellectuel, il n'y pas de combat possible.

Tronc de femme dans la pénombre

Photo du profil réseau : Photo couleur, on devine la silhouette d'une femme en robe dans l'obscurité de cette petite pièce.

Reflet espéré : Le temps efface tout, je l'espère.

Iconographie et accessoire visible : Le choix de cette photo familiale ancienne, l'effacement de cette femme nous inquiète comme les traces laissées par une vilaine cicatrice.

Elle en visioconférence : jolie femme de trente ans aux cheveux auburn, sûre d'elle et de son charme quand elle parle on se tait, elle écoute avec soins les autres, mais elle maintient des barrières étanches entre ses différentes vies. Elle veille à ce que chacun reste à sa place.

Pourquoi on ne peut pas se débarrasser de son passé, le jeté aux oubliettes ?

Panneau danger électrocution

Photo du profil réseau : triangle noir sur lequel est peint un éclair jaune.

Reflet espéré : Ici ça bouge, attentions aux électrochocs.

Iconographie et accessoire visible : Iconographie et accessoire visible : Un panneau de petite dimension riveté sur une porte

métallique peinte ne beige, on devine un local technique dans un immeuble collectif.

Il en visioconférence : Jeune homme de vingt-cinq ans, sportif et beau, il est couvert de diplômes, il parle plusieurs langues, il a de grands principes et il veut s'y tenir, il a sûrement raison. J'imagine que ses parents sont fiers de lui. Mais je crains pour eux que ce ne soit un artiste.

Pourquoi nous ne valorisons pas plus dans notre société les pratiques artistiques ?

Jaguar

Photo du profil réseau : Jaguar en gros plan, la sauvage beauté du fauve.

Reflet espéré : Sauvage et forte, je sais me défendre.

Iconographie et accessoire visible : La photo en couleur est extraite d'un livre de photo, on devine les marges. Le fauve avance vers nous, le regard jaune il nous fixe.

Elle en visioconférence : Grande femme solide de quarante ans, elle est toujours en tailleur assise devant son grand bureau. Elle vit cette période de chômage sans inquiétude, et je sais qu'elle a raison de ne pas s'inquiéter, elle est armée pour la vie.

Pourquoi les gens équilibrés ne s'inquiètent-ils pas de l'avenir ?

Série noire : Polar (le vallon)

Photo du profil réseau : Un roman policier à la couverture noire, le titre « le vallon » est écrit en jaune ainsi que le nom de l'autrice : Agatha Christie

Reflet espéré : J'aime lire, j'aime le confort anglais, un bouledogue dormant sur un canapé de cuir.

Iconographie et accessoire visible : La photo, est une photo maison faite par cet homme, le livre est posé sur un protège bureau de cuir noir usé.

Il en visioconférence : Homme de soixante ans en forme de tonneau, il est habituellement bavard, souvent drôle, c'est un bon compagnon. À notre dernier rendez-vous, il a gardé une casquette vissée sur son crâne.

Pourquoi on mange plus qu'il ne faudrait ?

Figurine Playmobil femme

Photo du profil réseau : Une figurine en plastique en gros plan.

Reflet espéré : J'étais une enfant, et maintenant ?

Iconographie et accessoire visible : La photographie amateur est prise avec un angle étrange, on voit les deux yeux de ce morceau de plastique nous fixer, et il nous faut quelques instants pour comprendre ce que l'on regarde.

Elle en visioconférence : Femme de trente ans, brune, cheveux mi-courts, elle a un joli visage, elle sourit tout le temps, je crois que tout le monde l'apprécie, c'est ce genre de personne qui se fait des amies partout où elle va. Elle est parfois un peu brusque dans le choix de ses mots, mais elle sait toujours arrondir les angles ; et personne ne lui en tient rigueur. Elle écrit des histoires horribles et cela la fait rire.

Pourquoi on aime la violence et la peur ?

L'agneau

Photo du profil réseau : Un agneau dans un pré.

Reflet espéré : Un peu de douceur dans ce monde de brute, s'il vous plaît.

Iconographie et accessoire visible : Image prise sur le vif, on sent la bête.

Il en visioconférence : Homme de cinquante ans, à la voix hésitante, habillé simplement d'un jean et d'une chemise. Il parle doucement, il y a toujours dans ses récits des femmes de papier, belle et dépendante du héros, elles suivent celui-ci sans le déranger, je me demande où cet homme qui écrit si bien a pu rencontrer une telle beauté androïde.

Pourquoi quand aime une personne, cette personne n'est-elle pas obligatoirement amoureuse de vous ? C'est extrêmement pénible comme situation.

La bibliothèque

Photo du profil réseau : Dans un intérieur privé, Des étagères de bois exotique couvertes de livres.

Reflet espéré : Ici, la chose la plus importante c'est la littérature, le reste passe après.

Iconographie et accessoire visible : Les livres débordent à chaque étage, de cet édifice de papier.

Elle en visioconférence : Femme brune, a la peau blanche, les cheveux noirs frisés, et ses sourcils noirs et dessinés laisse à penser qu'elle est orientale. Elle parle facilement en français, avec en plus cette élégance musicale que lui a offerte sa langue maternelle : l'arabe. Quand elle prend la parole, le voyage commence.

Pourquoi remarque-t-on toujours chez les autres leur différence, pourtant nous sommes tous différents, on ne devrait rien remarquer ?

Le phare breton

Photo du profil réseau : Un phare noir et blanc près de la côte atlantique.

Reflet espéré : J'aime les choses simples, j'aime ma vie qui avance doucement.

Iconographie et accessoire visible : La photo prise d'avion est vendue en carte postale dans les cafés du bord de côte.

Elle en visioconférence : Elle n'est jamais là au début de la réunion, je vois sa chaise vide. Le bruit de ses pantoufles sur le sol, un pas un autre, un pas un autre. Le son augmente. Une toux. La chaise est tirée en arrière. Elle s'assoit lentement, se penche en avant, puis elle passe sa main devant la caméra pour la tester, on voit sa paume faire un balayage de droite à gauche qui ressemble à un au revoir, elle doit faire le même geste longuement quand ses enfants à la fin des vacances repartent à Paris. Elle dit « allo ». J'attends toujours un peu avant de répondre, aucune méchanceté de ma part, cette lenteur est communicative et par mimétisme je dis « allo » en bougeant la main comme elle.

Aucun des participants n'ose parler, je lui demande comment elle va, si elle est contente de l'atelier, elle hausse les épaules, et après quelques secondes me dit « oui ». Les autres participants sont tous devenus immobiles et silencieux, je vois six visages aux aguets, j'aperçois des icônes de micros que l'on coupe pour ne pas la déranger. Elle prend sur le côté de sa table, un cahier et un stylo, elle note sur le haut de la page la date, enfin je l'imagine. Elle s'approche de son écran, on voit son visage en gros plan, sa

peau mate d'ancienne brune, ses lunettes dorées, et derrière deux yeux vifs, elle compte avec son doigt les différentes fenêtres des stagiaires présents, puis elle dit, « six, bonjour les six », je vois les stagiaires qui répondent et se rendant compte que leur son est coupé, ils s'animent tous et on entend six « bonjour » mélangés les uns aux autres. Elle recule un peu surprise, et lève à nouveau la main pour la secouer vigoureusement. Je me lance, et je commence à expliquer sur quel texte on va travailler, et je m'arrête après quelques mots, et je reprends les mêmes phrases, mais lentement et doucement, elle se penche en avant, vers le micro de son PC portable et elle dit : mais pourquoi vous vous traînez comme ça, vous êtes malade ?

Codicille : Difficulté de ce type de liste s'amuser sans écrire contre ni recopier un annuaire et continuer de creuser, puis avec un peu de chance trouver une histoire qui se loge dans mon crâne pour y faire son nid, « une relique ». Et puis intégrer un personnage qui ne soit pas l'auteur, et ce n'est pas facile.

Elle y passe du temps, beaucoup de temps, trop de temps. Elle se demande pourquoi écrire sur le domaine de ce château qui n'aspire plus qu'à la discrétion. Dont les gens ont même oublié le nom et qu'ils ne désignent plus que par le nom de l'hôtel-restaurant qui s'y installa (pour peu de temps) il y a plus d'un demi-siècle.

Il y a des traces, il y a des murs, il y a des écrits, tout cela plein de contradictions, d'informations sans sources recopiées d'un texte à l'autre, de murs écroulés sous les lierres joutants des murs bien solides et rénovés. Il y a des panneaux explicatifs qui jalonnent un chemin de randonnée dit « du secret des pierres et du patrimoine ». Il y a des noms, des patronymes sur les chemins et les cartes. Il y a des traces.

Bien sûr, elle en fera un chapitre de livre, c'est un but comme un autre, mais pourquoi chercher l'histoire vraie, la vraie histoire même pour un livre d'histoire locale ?

Elle aime les archives, elle aime l'enquête, elle n'aime pas qu'on lui raconte des histoires fausses. Elle traque la paresse, la malhonnêteté intellectuelle, la volonté de dissimulation, l'oubli. Oui, elle suspecte la dissimulation comme cela se fait de certaines périodes de l'histoire, de certains épisodes qui sont tombés aux oubliettes alors que d'autres pas plus notables sont racontés avec force détail. Elle s'agace de voir que la mémoire collective ne dépasse pas la mémoire de ce qu'ont vécu les individus ; que le patrimoine n'intéresse que s'il a abrité des personnalités célèbres aux vies tumultueuses. Un domaine, sa constitution, son démembrement, ses propriétaires, ses fermiers, grangers, métayers, ses productions, c'est de l'histoire rurale, la vie des manants bien moins passionnants que les voies romaines ou les châteaux des bourgeois anoblis à la restauration.

Pourquoi cela lui importe-t-il tellement ? Pourquoi en est-elle tellement émue ?

Tout le monde s'en moque de connaître le vrai sur ce domaine qui fut un fief féodal. Il n'y a qu'une personne à lui avoir dit « ça m'intéresse ». C'est presque uniquement pour cette personne qu'elle écrit. Pourtant c'est son moteur, cette émotion forte qui la guide vers le dévoilement. Un peu comme une mission de justicière. Elle manque de bienveillance face aux faussaires, aux oublieux surtout. Oui ça l'intéresse bien plus que le domaine détenue par la même famille depuis deux ou trois siècles. Elle a besoin de cette émotion pour écrire, sinon elle s'ennuie s'il n'y a rien à découvrir et s'ennuyer en écrivant c'est pire que tout. Un pensum ! Il n'y a pas que le lecteur qui a besoin de découverte et de suspens. Enfin, c'est comme ça qu'elle voit les choses.

Elle pourrait avoir le goût d'inventer une fiction. Pourquoi n'a-t-elle pas le goût d'inventer une fiction, une belle légende à partir de tout ce qui s'est déjà écrit ?

Elle ne sait pas faire et cela ne l'intéresse pas. Et puis comment faire entrer dans la fiction les traces qui demeurent dans le réel. On peut inventer pour combler des trous, mais comment inventer entre des contradictions. Elle a du mal à comprendre que tout le monde ne pense pas comme elle ne réagisse pas comme elle. Elle se raconte des histoires, car elle l'a déjà fait de broder à partir de faits réels, d'inventer des histoires d'amour ou de jalousie entre deux personnes ayant existé. Dans l'une le point de départ, c'était un meurtre crapuleux où le meurtrier avait démembré et dispersé sa victime ; elle en avait fait une histoire d'amours déçues. Dans l'autre, c'était un homme qui avait épousé successivement deux sœurs (comme cela arrivait souvent autrefois) ; elle en avait fait une sombre histoire à trois avec enfant caché et meurtre. Bizarrement elle s'aperçoit que les histoires ne l'intéressent plus. Ce qui l'émeut, ce qui la pousse c'est la recherche de la vérité. C'est drôle de s'apercevoir que l'on change.

Pourquoi ressent-elle un tel besoin d'ordre, de mettre de l'ordre dans les événements, dans les mémoires ?

Elle ne sait pas et parfois pense à un désordre psychologique, une maladie mentale dont elle serait atteinte. Elle doute. Cet instinct de fouineuse, ce manque de bienveillance vis-à-vis des

faussaires n'évoque-t-il pas tous les indices de la pathologie. On le lui dit souvent « tu perds ton temps ». Toute passion est perte de temps tant qu'elle n'atteint pas une vraie reconnaissance publique s'explique-t-elle à elle-même et parfois se décourage. Mais elle poursuit, contacte des informateurs potentiels, va sur le terrain, compare les cartes de différentes époques, y pense la nuit. Et sait malgré tout qu'elle ne connaîtra pas l'apaisement complet, car beaucoup de questions, hypothèses resteront sans réponse. Pourquoi, pourquoi comme les enfants. Pourquoi en grandissant abandonne-t-on cette façon de regarder le monde ?

C'est une histoire faite de changements, de propriétaires, de destination, d'intérêt qu'on lui porte. Autrefois le plus beau domaine de la commune, le mieux exposé, le plus fertile ; aujourd'hui presque ensauvagé et difficile d'accès, méconnu de tous et où l'emprise pavillonnaire n'a pas sévi. Pourquoi s'intéresse-t-elle plus aux ruptures qu'à la continuité ? Au mystère aussi, à ce qui mérite explication. Des explications, il y en a sûrement, il y en a toujours même si elles restent à l'état d'hypothèses et même d'hypothèses sans espoir de validation. Ce n'est pas une histoire de famille non plus, c'est une histoire d'aménagement du territoire. Elle ne travaille ni pour le SCOT ni pour le PLU, le ZAN non plus. Pourquoi l'histoire de ce qu'on fait de l'espace n'intéresse personne ?

pourquoi, ce choix d'études se cognant à tellement de murs, ne pas avoir le niveau, ne pas avoir les codes de cette classe sociale où l'on commence la musique à quatre ans avec un violon fabriqué sur mesure, comme c'est mignon, où l'on a une petite chaîne en or au cou et des sandwiches beurre cornichons rôti de porc maison, pourquoi quinze ans de retard en musique ça ne se rattrape pas et de quoi l'obstination peut-elle venir à bout, le mur de ne pas avoir les moyens suffisants pour le papier à musique les partitions l'essence la voiture obligée de nourrir un Berger Allemand venu s'immiscer dans le quotidien pourquoi tant de murs

pourquoi tous ces étudiants ne sont-ils pas triés, il y aurait ceux qui ont le bagage le niveau de piano l'habitude d'aller au concert et au théâtre et ceux qui ne peuvent pas ces gamines qui feraient mieux de faire des gosses mais pourtant s'obstinent à venir ces jeunes qui grattent trois accords de guitare et s'imaginent faire de la musicologie ne savent pas lire une partition d'orchestre sont des bras cassés, il n'y aurait que des musiciens déjà confirmés que je pourrais emmener une année complète dans l'analyse des sonates de Beethoven ou dans l'écriture de Boulez le Maître mais traîner tous ceux qui ne savent pas lire je ne peux pas et les filles c'est pire

pourquoi a-t-il a fallu à ce point chuter dans la fange , rester parmi les pauvres, les alcooliques, les bras cassés, à ne pas rebrousser chemin, il suffisait de repartir avec le fourgon de déménagement vers un tout à refaire, pourquoi repartir de si bas, du risque vital, de la faim, de l'alcool et du froid, pourquoi quand on est au carrefour et qu'il faut dans l'instant se décider l'imaginaire d'un autre possible fait-il défaut

pourquoi la fuite, tant liée à la tentative de survie dans n'importe quel milieu qui ne serait pas le milieu d'origine, pourquoi la fuite de l'origine menait-elle à un embourbement majeur chez les ratés, les minables, les abandonnés de naissance, pourquoi pas la chance ? elle est pour qui la chance ? pourquoi la misère est-elle implacable au point qu'il faille six générations pour changer

de classe sociale et donc six générations pour enfin arriver à ramer dans la classe moyenne

pourquoi si peu de fondations intérieures et si peu de bagage que seulement la rencontre d'autres êtres en perdition ou en survie est-elle possible, pourquoi serais-je démasquée si je tentais de me fondre le corpus d'étudiants aixois comment serais-je démasquée par qui

pourquoi suis-je dans cette situation de prof d'université et non pas seulement prof de conservatoire Paris Berlin St Pétersbourg je devrais j'aurais dû pourquoi pas l'Ircam¹ pourquoi pas là où je devrais étant donné ma place dans la musique contemporaine pas encore assez reconnu ou parce que bulgare

pourquoi l'aventure au vert de la France profonde, même s'annonçant mauvaise, est-elle préférable à l'odeur du métro le bruit du métro la misère du métro le temps passé dans le métro la peur le soir dans le métro l'abattement des visages dans le métro l'indifférence des gens des milliers de gens croisés à chaque instant l'incroyable proximité des corps et l'incroyable distance des cœurs le labyrinthe que tracent les pas se chevauchant se croisant s'effaçant s'annulant se cognant se regroupant se dispersant et reprenant à chaque matin blême leur même enchevêtrement

pourquoi le poète a-t-il dit « le chemin que l'on n'a pas pris au carrefour² ne menait pas à un pays autre » pourquoi

pourquoi les chemins sécurisés sont-ils réservés, pourquoi la chance pourquoi la maldonne

pourquoi la chance c'est faire le plein d'essence et manger chaud ou atterrir en village perdu mais vert ou se faire enfermer par son mari mais consoler par l'attachement d'un chien errant c'est quoi la chance et pour qui

pourquoi la chance serait d'avoir des étudiants brillants ou enseigner en capitale européenne en université américaine ou passer tous les jours sur France Musique ou se remarier avec cette étudiante brillante de famille et culture riches

¹ L'Institut de recherche et coordination acoustique/musique fondé par Pierre Boulez

² Yves Bonnefoy, l'arrière-pays

cosmopolites aux ramifications françaises anciennes et de
qualité Proust Vinteuil César Franck Boulez c'est quoi la chance
et pour qui

Pourquoi à l'heure précise des vêpres, au moment où l'après-midi s'étire, et la journée s'installe comme si elle ne devait pas bientôt quitter la scène, elle s'est mise à son balcon, et a sûrement été une fois encore assaillie par toutes ses pensées assassines, celles qui lui répétaient d'en finir, qu'elle ne pouvait plus supporter ses jours, que ce qui attendait ne l'enchantait pas davantage. Elle devait se tuer, ou mourir. C'était toujours dans ses moments de solitude, où elle reprenait une forme de liberté, comme si elle se révélait à elle-même, que cette sentence ressurgissait, qui n'attendait que de pouvoir résonner de nouveau.

Je ne suis pas certaine de raconter tout à fait ce qu'elle ressentait seule dans son appartement en proche banlieue, calme et grise, elle qui venait d'une ville qui dévale une colline et se jette dans la mer, et pourquoi elle n'arrivait plus à le quitter, ce quotidien, car on préfère un grand chez soi qu'un petit chez les autres, pourquoi malgré cela, malgré la misère, et les gerçures du froid, malgré la honte et la faim, elle préférait être seule ici, plutôt qu'avec ses sœurs là-bas, pourquoi ici était devenu chez elle, et ses sœurs, ces autres

Elle ne saurait jamais pourquoi sa sœur l'avait appelée ce jour-là, pour raccrocher avant le premier souffle, pourquoi elle n'arriverait pas cette fois-ci, encore une fois, à ne pas lui dire tout ce qu'elle avait découvert, toute l'horreur, et l'injustice, et surtout l'absurde, ou plutôt le ridicule de cette scène tant de fois jouée, après tout, elle-même ne savait pas quoi faire de cette douleur, de ce trou laissé en elle

Le médecin n'avait pas su dire pourquoi ces acouphènes, comment les traiter, cela peut arriver après un choc madame, ce n'est pas un problème de santé, en tous cas pas un problème de santé physique, c'est dans votre tête. Et pourquoi ces acouphènes ne se résorbaient pas. Et est-ce qu'un acouphène se résorbe ? Serait-il plus correct de dire qu'il s'éteint ou s'évanouit ? Qu'est-ce qui l'habitait malgré elle ?

Codicille : Une jeune femme, un tablier blanc à bavette autour de la taille. Elle est penchée vers la table, occupée à empiler les assiettes pour la débarrasser des reliefs du déjeuner. Ses cheveux blonds sont rassemblés en queue de cheval dans sa nuque, serrés dans un chouchou rose. Une montre, rose aussi. Expression : attentive, à l'écoute.

Pourquoi est-ce toujours moi qui m'occupe de la table d'honneur, lors des repas d'accueil ? Pourquoi la directrice me désigne-t-elle, moi, d'un ton mielleux : « Si, si, Sandra, ce sera vous, vous êtes parfaite, pourquoi changer une équipe qui gagne ? » Pourquoi diantre, parle-t-elle d'une équipe ? Nous ferions équipe, elle et moi, pour le succès de son déjeuner ? Pas vraiment, comme nous l'allons voir. Je ne suis pas si lisse qu'elle le croit. Et pourquoi ladite directrice, si infatuée d'elle-même, ne comprend-elle pas qu'il serait beaucoup plus judicieux d'instituer un tour de rôle parmi tout le personnel féminin de l'établissement pour ce service de table ? Pourquoi ? Pour plus de discrétion par exemple. Pourquoi est-elle aussi sotte ? Pourquoi les autres filles ne seraient-elles pas capables de faire le service aussi bien que moi, hein pourquoi ? Et pourquoi, parmi mes collègues, aucune ne revendique le privilège, — car c'en est un, comme vous allez le constater — de servir la table d'honneur. Il est là le pourquoi essentiel. Pourquoi la directrice fait-elle de moi, sans en avoir une once de conscience, le témoin privilégié de ce qui se passe à la table d'honneur ? Est-ce vraiment raisonnable ? À force d'être témoin, on peut devenir indiscret. Pourquoi ? On observe, on écoute, on s'intéresse, on est rempli de pourquoi, on se fait une opinion et, si on a un auditoire, on raconte. Il y a tant de pourquoi à la table d'honneur.

Et voici mes pourquoi d'aujourd'hui.

Pourquoi la directrice arbore-t-elle cette coiffure ridicule de petite fille ? Deux nattes relevées sur le haut du crâne fixées par une barrette de brillants.

Pourquoi a-t-elle invité ce commissaire de police à la retraite ? C'est un patient, certes, mais un ambulateur et les déjeuners d'accueil sont réservés aux pensionnaires.

Pourquoi pérorait-elle à propos des tilleuls du parc ? Ils sont vieux, ils sont beaux, mais pourquoi nous les ressert-elle à chaque déjeuner d'accueil ?

Mais surtout pourquoi, lorsque le jeune homme en fauteuil roulant, la chambre 25, a pris la parole au sujet de la corbeille de lilas d'été — du plus bel effet cette corbeille au centre de la table — la pensionnaire de la chambre 12 a semblé si interloquée. Pourquoi a-t-elle posé brutalement ses couverts pour joindre les mains ?

Et pourquoi la chambre 25 a bredouillé avant de se taire définitivement jusqu'au café. Pourquoi ce jeune homme a-t-il eu ce regard fuyant et apeuré ?

Du coup, pourquoi le commissaire a regardé alternativement, la chambre 12 et la chambre 25 d'un air perplexe, sa fourchette de petits pois en l'air, prête à verser.

Pourquoi la chambre 12 a-t-elle tenté de se composer, sans y parvenir, un visage calme alors que, visiblement, elle cherchait quelque chose dans sa mémoire ?

Et pourquoi, Jasmin, le caniche de la directrice, s'est mis à hurler à la mort en entendant la voix caverneuse de la chambre 25 ?

Quand j'ai raconté tout cela à mes collègues, en y mettant du suspens et du ton, comme elles aiment, les pourquoi ont fusé, des pourquoi qui n'avaient pas de parce que. Je me suis agacée : — Si vous croyez que c'est facile d'écouter sans en avoir l'air, de regarder tout en ne fixant rien, de garder ses écouteilles ouvertes, tout en disant « encore un peu de sauce, une autre part de gâteau, un ou deux sucres dans votre café », vous n'avez qu'à essayer. Je vous laisse ma place quand vous voudrez.

—Non, non Sandra, ne change rien, tu racontes trop bien, s'est écriée Solange.

Pourquoi il faut que je rentre si tôt chez moi, retrouver la revêche mais de toutes façons la patronne, ici, elle est en train de devenir aussi revêche que l'autre mais pourquoi donc je n'ai plus l'âge d'aller m'amuser sur les bornes à eau...

Pourquoi c'est toujours moi qui doit remplir sa comporte alors qu'il paraît que ce matin ils ont distribué des œufs en sucre à la sortie de l'église et que ce soir y en a deux qui ont l'air de bien s'amuser sur la borne à eau...

Pourquoi ce monde ne tourne pas rond, il y a déjà tant à faire avec la misère et la maladie mais en plus, celles et ceux qui sont épargnés, au lieu d'en profiter, gaspillent ce qui pourrait être une chance en prenant le risque de se blesser ou de se contaminer sur la borne à eau...

Pourquoi il y en a qui sont si méchants avec les filles, même si je sais que dans le fond elles l'ont bien mérité, il paraît que quand elles tombent en leur pouvoir, elles n'ont plus du tout de liberté... ah, c'est pas celles-là qui pourraient s'amuser avec la borne à eau !

Pourquoi ai-je choisi cet angle-là qui ne me montre aucun des deux visages alors que j'aurais pu prendre mon temps, tourner un peu autour, choisir et je ne les aurais pas dérangés puisque de toute façon ils ne peuvent pas me voir depuis leur borne à eau.

Pourquoi je n'ai pas les moyens de mettre un petit moteur à ma charrette, il paraît qu'à certains endroits on transporte désormais les légumes et les fruits comme ça, ils appellent ça le progrès mais je vois qu'on fait toujours pareil à la borne à eau, comme quand j'étais sa perlote...

Pourquoi elle m'a pas demandé de lui réparer son vélo, la petite, je le lui aurais fait sans rien lui demander alors qu'elle est allée demander ça à ce freluquet amateur qui en a profité pour la mettre à califourchon sur la borne à eau.

Pourquoi il ne sort jamais avec moi, juste à me faire des trucs quand on est cachés, des trucs un peu vicieux en faisant semblant qu'il est toujours docteur alors que ça me plairait bien,

à moi, qu'il arrive un jour avec un bouquet de fleurs en me disant : je t'invite à la borne à eau !

Pourquoi on est obligé à la tenue réglementaire toute la journée dans le bus, avec surtout ces souliers vernis, que ça ne vaut même pas la peine de les cirer avec la poussière qui rentre à chaque arrêt et puis les pieds en compote... Ah, je les aurais bien trempés à la borne à eau !

Pourquoi il s'intéresse donc à cette petite greluche, le grand costaud de l'impasse, alors que je lui ai proposé moi, quand il vient faire les courses pour ses parents, de venir prendre un chocolat à mon appartement de derrière mais si j'avais su qu'il préfère les ébats sur la borne à eau !...

Pourquoi on ne lui a pas donné un poste plus dur à l'usine, je me demande bien, si on m'avait demandé mon avis de contremaître, le mieux placé en plus, ce grand costaud, je te l'aurais flanqué à un poste qui lui aurait fait passer l'énergie de venir le soir enjambrer les bornes à eau !

Pourquoi c'est nous qu'on accuse de faire déborder les caniveaux avec l'eau qui s'écoule de notre atelier quand on rince les moules, on a bon dos, quand je vois tout ce qui coule quand on laisse jouer des gamins avec la borne à eau...

Pourquoi on ne me laisse pas leur infliger la punition qu'ils méritent, surtout la petite qui a à peine quatorze ans, je la lui infligerais bien, moi, la punition qu'elle mérite : à raison d'un débit sinusoïdal et connaissant votre temps de jeu, calculez donc la perte de la borne à eau...

Pourquoi personne ne veut reconnaître qu'ils ont raison, ces gosses, au lieu de faire comme les piliers du bar, caqueter sur les uns et sur les autres jusqu'à ce qu'excédée je les vire, au lieu de ça on devrait tous avoir le courage d'aller avec qui on veut sur la borne à eau !

1/ Sans savoir le pourquoi de sa présence ici sur ce Campo où il n'avait pas vraiment prévu de se rendre, l'homme au pull-over rouge traverse le lieu sans le regard du touriste qui va s'appesantir sur les façades de marbre de l'hôpital ou aller photographier les sculptures qui font de l'édifice un monument historique à part entière, hormis son rôle d'hôpital de Venise. Il ne sait rien de tout cela, mais pourquoi n'a-t-il pas pris un guide touristique avec lui, alors même que la batterie de son téléphone vient de le lâcher et qu'il ne peut décidément pas se repérer. Depuis sa descente du train à la gare de Santa Lucia, il n'a fait que marcher au hasard, suivant plus ou moins des paquets d'individus à certain moment, marchant pour marcher. Marchant pour se perdre. Et pourquoi pas après tout se laisser porter par le hasard du pas. Et maintenant ?

2/ Pourquoi ouvrir encore ce dossier médical ? Cela fait déjà trois fois qu'elle vérifie que tous les documents exigés sont bien là, mais la crainte d'un oubli lui fait trembler les mains et lui rend le regard flou, à ne plus savoir si elle a bien tout contrôlé. Elle jette un regard vers les enfants qui jouent autour de la statue qui trône sur la place, envie leur insouciance et leur entrée dans la vie. Pourquoi la sienne est-elle passée si vite sans en avoir vraiment eu conscience. Elle se retrouve là, ne faisant aucun cas de la beauté de ce qui l'entoure, avec une épée de Damoclès au-dessus d'elle, à se demander encore et encore, pourquoi elle...

3/ Pourquoi pense-t-il soudain qu'il lui faudrait comptabiliser le nombre de cafés qu'il sert chaque jour aux touristes de passage sur cette place ? Et pourquoi pas le nombre de grazie qu'il donne tout au long des heures ? Il a un petit coup de mou ce matin, et cherche à se motiver pour réinstaller le sourire légendaire que les habitués lui connaissent. Mais au fond la question qui le taraude depuis plusieurs jours maintenant est : pourquoi a-t-il choisi de faire ce métier de serveur dans un bar ?

4/ Lorsque la cavalcade de cloches de l'église San Zanipolo derrière lui prend son envol, l'homme qui lisait, assis sur les marches au bord du rio, lève la tête de son livre, se demande pourquoi il est encore là, un peu hébété, à ne pas savoir l'heure

qu'il est, se met à scruter les reflets des maisons colorées dans le canal, laissant son regard se noyer dans les eaux troubles, après l'avoir laissé se perdre entre les lignes du livre qu'il a parcouru un temps dont il n'a plus la conscience, puis tourne la tête vers la place où il aperçoit une femme, qu'il suit du regard tout au long de sa traversée de la place, mais pourquoi elle, sinon parce qu'elle lui semble une apparition, en s'identifiant à la parfaite silhouette du personnage qu'il a imaginé en lisant son livre, et il se demande pourquoi ne la suivrait-il pas...

5/ Chaque jour, je marche dans les ruelles de Venise. Cela fait des années que je hante ainsi les campi et les calli de la ville. Pourquoi ? Je n'en ai aucune idée. Je marche et je souris, mais personne ne répond à mon sourire, ni ne semble me voir. Je déambule sans but précis, je marche et fais claquer mes talons sur les dalles claires. Je caresse les murs de plus en plus décrépis, je prends note des habitudes vestimentaires que je croise, et qui ont rien changé depuis le début de mes errances, mais le pourquoi de ce semblant de vie ne m'est pas connu. Pourquoi suis-je encore en vie ? Et d'abord, suis-je encore vivante ?

Pourquoi le sac à vomir sac à vomir sac à vomir, pourquoi pourquoi le sac à vomir, il fallait bien partir de quelque chose, il le faut bien, parce que le vide est si vide, Mon Dieu, Mon Dieu, si tellement vide, qu'il faut s'agripper à la première corde qui descend miséricordieusement vers toi, un sac à vomir en vaut bien une autre, de corde, car il te mène ailleurs, généreusement, pour peu que tu le suives avec suffisamment de conviction

Pourquoi lâcher, alors, quand lâcher veut dire retour au vide, pourquoi, pourquoi ? Lâcher, je ne sais, elle lâche, toujours, quand-même. Pourquoi ? Parce que le pourquoi du comment, pourquoi comment s'accrocher à un sac à vomir pour sortir du vide, comment, pourquoi, un misérable sac à vomir, merveilleusement pensé, certes, avec son encolure rigide, sac à vomir, sac à vomir, et le tournis la prend, là suspendue juste au dessus du vide par un pauvre sac à vomir auquel elle ne croit déjà plus

Pourquoi ? Y croire, ne pas y croire, à ça ou à autre chose, pourquoi, au dessus de la grande bouche du vide, un sac où poser le contour d'une bouche, et faire le vide, mon dieu oui, cela vaut bien autre chose, un sac à vomir, et dédaigner une corde c'est dédaigner toutes les cordes, pourquoi, je ne sais, c'est comme ça, une histoire de persévérance, une histoire de foi, une histoire de regard et de générosité, aussi, pourquoi, parce qu'il faut croire, Mon Dieu, il faut croire à tout ce qui survient, et le saisir sans arrière pensée, et même avec passion, pour ma salvation, Seigneur, pour ma salvation.

Ils m'ont offert ça, drôle d'idée. Pourquoi m'offrir quatre poussins ? Et prétendre que c'est un cadeau. Je n'y connais rien en poussin.

Qu'est-ce que ça mange ces boules jaunes, je ne peux pas leur donner des grains de maïs, leurs becs sont trop petits, ils ne peuvent pas les avaler.

Pourquoi avoir demandé conseil au vendeur, il m'a demandé c'est pour des poules ? Pourquoi j'ai dit oui. Pourquoi j'ai pas précisé des futures poules. Donc j'ai du maïs qui ne sert à rien et des poussins qui crèvent la dalle.

Et pourquoi pas essayer du pain sec, écrasé. Il doit rester un quignon quelque part. Mais c'est que ça passe sa journée à picorer ces sacs de plumes.

Pourquoi elles restent pas au même endroit, elles courent partout, elles tricotent avec leurs minuscules pattes. Les voisins se marrent à me voir courir après. Elles m'échappent, une cagette renversée c'est pas suffisant pour les maintenir à l'abri.

Pourquoi c'est si cher un poulailler en kit ? Je devrais essayer de le faire moi-même. Pourquoi j'y arriverais pas ?

Il est sympa le vendeur de l'animalerie, il m'a montré un tuto sur internet depuis son smartphone, il a même noté la liste du matériel sur un papier. Et son 06. Pourquoi son 06 ? C'est pour le cas où j'aurais d'autres questions. Je le vois venir. Je vais réfléchir.

Pourquoi il est si méchant avec les trois autres celui-là ?

Pourquoi le tuto ne disait pas qu'il faut enterrer profondément le grillage autour du poulailler ? Les poussins sont petits, je n'aurais jamais pensé qu'ils étaient capables de creuser un trou si gros avec leurs pattes minuscules et leurs becs tout mous. ils sont partis où ?

Le voisin était inquiet, il m'a demandé pourquoi je hurlais petits petits dans l'allée couverte. Il m'a expliqué que c'était sûrement un renard qui avait creusé le trou.

Les renards, ils pullulent dans la région. J'ai écrit au Télégramme une lettre ouverte, je suis fier du titre « Pourquoi vous faites rien pour les renards ? »

Pourquoi suis-je toujours assis ici, moi qui ne fais rien, moi qui ne sais rien, cette chaise me fixe et me défie, pourquoi mes mains restent-elles posées sur mes genoux alors que tout se tend en silence ?

Ce chien à mes pieds, une pierre vivante, sa tête ne bouge jamais vers moi, il semble attendre quelqu'un que je ne connais pas.

La lumière tombe sur le bois ciré et les verres propres comme si elle voulait nous juger, le moindre frémissement dans cette pièce devient tempête, pourquoi le temps s'est-il arrêté alors que dehors tout continue ?

Mes yeux cherchent ceux du violoniste, ses doigts touchent le bois pour retenir quelque chose, son archet surprend le son avant qu'il ne devienne musique, sa respiration compte les battements sur la partition de mes tempes.

La porteuse de fleurs avance, ses doigts caressent les tiges sans toucher le monde, le parfum des fleurs s'infiltre dans nos peaux, je sens que chacune d'elles est un mot qu'elle ne dit pas, un secret que je ne comprendrai jamais ; l'abeille messagère le portera loin, au bord des souvenirs perdus.

Je reste droite, et je sens tout ce qui passe autour de moi. Les présences s'approchent, s'arrêtent, hésitent, enveloppant ce qui chancelle sans bruit. Je connais l'absence et je la porte, pleine de ce qui n'est pas, attentive à ce qui ose ou ne peut se poser.

Le chien lève enfin la tête, ses yeux plongent dans les miens comme si je devais comprendre, je ne comprends pas ; l'attente d'un mouvement que je ne peux faire, les minutes s'étirent et se brisent, pourquoi sommes-nous tous retenus par cette présence invisible ?

Et nous restons ici, autour de la table, autour de moi, autour de ce vide, nos voix se perdent dans la même question, nos corps et nos gestes dansent un rythme muet, le chien, le violon, les fleurs, la chaise et moi, elle est absente et présente, et nous n'avons pas encore osé poser l'ultime pourquoi.

Se retrouver là, comme le père comme le grand-père, pourquoi suivre le chemin, et la boule dans la gorge empêche sa voix, et il tremble un peu en basculant de l'une à l'autre sur ses jambes agitées, le gris, le froid, lui dans la file des hommes, devant lui la grille d'entrée qui avale.

Sa dernière année il en voit le bout, il espère le repos, le banc dans le jardin, les salades à cueillir, mais il n'est pas pressé, il sait pourquoi sans y croire. Il ne veut pas croire que descendre lui manquera, le noir, la chaleur, l'odeur, le bruit, la peur. Il sait pourquoi il n'est pas pressé, ils vont lui manquer, eux, tous, même le porion.

Il a oublié le briquet, elle lui apporte en courant, elle sait pourquoi elle court, pourquoi elle le cherche au milieu des hommes en bleu, pourquoi elle a peur de la fatigue, peur de la négligence, peur de l'inattention, peur de l'accident. Elle ne veut pas qu'il lui manque ce repas qui réchauffe, qui requinque, ce moment de pause, de partage.

Il devine dans son dos les regards, envie, jalousie, colère. Il est le premier sur place, il n'en ressent aucune satisfaction. Chef, contremaître, porion, ça lui est tombé dessus, enfin pas tout à fait, il mérite, pourquoi lui reprocher ce qu'il a gagné par son travail. Il n'a pas trouvé encore l'endroit où se situer, comment se comporter avec ses gars, entre distance et familiarité. Pourquoi perdre ce qui s'est construit avant et qu'on ne peut effacer ? Solidarité, respect, amitié aussi pour certains.

Il se sent si bien, tout est là devant lui, il les laisse traverser son corps, le pouvoir, la puissance, ce chapeau élégant, ce costume ajusté qui le fait se redresser. Il avance, les hommes s'écartent, un chemin de respect, de soumission. Alors pourquoi cette arrière pensée qu'il chasse mais qui revient, une noire pensée, un bâton sur sa route, une pierre, un caillou dans sa chaussure, ses chaussures au cuir brillant qui crissent légèrement à chaque pas.

Pourquoi ne pas le retrouver à la pause si elle peut échapper à l'œil du comptable ? Elle a plaisir à remettre du rouge à lèvres, à

dessiner sa bouche, à se faire un sourire. Pourquoi ses doutes, le miroir lui renvoie un visage lumineux, est-ce qu'elle lui plaît ?

Tout est prêt, c'est pour bientôt. Et tous ceux qui sont là, tous ces moutons qui ne pensent plus, il s'en moque, il y a un prix à payer. Il ne sait plus pourquoi dans sa tête ça a lâché, pourquoi il n'y croit plus, il ne les croit plus, ils mentent, ils verront bien, ils comprendront mais ce sera trop tard.

Il a envie de les convaincre, il veut que ça rentre dans leurs crânes, les faire bouger. Pourquoi est-ce qu'ils ne voient pas qu'ensemble on peut y arriver, que le nombre fera la force ? On sera forts ensemble ou on continuera à se faire piétiner. Il ne sait plus parfois pourquoi tous les efforts, les poignées de mains, les discussions, les réunions après les journées de douze heures, le double travail, pour eux.

Levée depuis le petit matin. Le même trajet, sa charrette, ses légumes, sa fatigue. Passer devant l'entrée, les voir tous qui attendent en rang, leurs corps respirent la même fatigue. Pourquoi elle se lève, pourquoi elle tire comme une mule harassée, pourquoi elle ne tombe pas ? Ce qui la maintient encore ce matin, et peut-être encore demain. Ce qui la tient debout, son désir de partir.

Il a accepté, il ne sait plus vraiment pourquoi. Il a accepté. Juste quelques chiffres à modifier pour une promesse vague, il ne sait pas refuser, certainement pas à lui. Et maintenant les doutes emplissent son cerveau, assombrissent ses pensées, effacent les rêves, il n'est plus certain que ça vaille la peine.

Le comptable l'évite, c'est certain. Il ne sait pas pourquoi mais ça l'inquiète. Il doit lui parler. Il veut reprendre. Il sait qu'il ne pourra pas réintégrer son poste de mécanicien, avec sa main c'est fichu, définitif. Mais il peut être dans les bureaux, pourquoi pas, il peut écrire, avec sa main droite, recopier au moins ou n'importe quoi, classer, compter...

Il ne se demande pas pourquoi il est toujours content d'arriver, de recommencer chaque jour, descendre le matin, arpenter les galeries, explorer, sonder, décider de la suite, la trace que les gars pourront suivre et l'après-midi au chaud dans les bureaux, coucher tout ça sur papier, dessiner, calculer. Pourquoi pas.

Le gamin sait bien pourquoi pleurer, pourquoi se laisser traîner, il veut ralentir, il veut éloigner le moment, c'est pourquoi il

résiste en poussant ses pieds dans le sol, il ne comprend pas pourquoi il faut se séparer.

Elle ne sait pas elle-même ce qu'elle regarde ni ce à quoi elle pense. Encore moins pourquoi elle est ici, ni pourquoi elle a pris une chambre d'hôtel dans sa ville. Elle est comme en retrait. La ville est dehors et pourtant elle est dedans, elle. Dans l'immeuble, qui est dans la ville.

Elle chasse cette pensée de sa tête quand son regard est attiré une nouvelle fois par l'affiche de l'expo « ORIENT-EXPRESS ». Elle ne comprend pas pourquoi elle ne peut détacher son regard de cette affiche. Alors que par cette journée pluvieuse tout est sombre et triste au bout du quai, où la lumière du jour peine à s'infiltrer, l'image est une invitation à l'évasion vers cet orient mythique [...]

[...] elle adore que l'on puisse aujourd'hui être seul dans un bar et passer totalement inaperçu, c'est ce qu'elle aime, se fondre dans la foule, cette expérience du bar du vendredi soir, cette expérience de la ville, le nom de ce bar Grand Central l'attirait sans qu'elle sache pourquoi, comme une idée d'Amérique peut-être, [...]

[...] la façade immaculée est devenue terne et grise, comme sans vie, même si des fenêtres se sont éclairées ici et là. Il est environ seize heures, la lumière du jour déclinante et le ciel d'orage contribuent à plonger le square dans une quasi-obscurité. Elle ne l'a jamais vu sous cet angle-là. Pourquoi s'arrange-t-elle toujours pour s'y trouver en pleine journée et par temps clair ?

Ce qu'elle veut savoir c'est pourquoi elle a toujours gravité dans ce quartier. Graviter est certes n peu léger mais c'est le verbe qui lui vient en tête. Elle y est née, y a étudié et elle y a travaillé pendant près de trente-cinq ans. Peut-être n'est-ce qu'un simple hasard ?

Pourquoi il n'a jamais su faire semblant d'être là, avec cette raideur qu'on prend pour de la dignité, alors que c'est seulement l'absence, et même au-delà de l'absence, alors que c'est la folie déjà, alors qu'il ne fait que tenir debout, tenir comme on apprend à tenir quand on n'a plus la foi, tenir quand on voudrait se laisser tomber.

Pourquoi il s'efface, bras le long du corps, ce serait presque idiot de se demander pourquoi il y a dans son regard tant de mélancolie, alors que c'est la guerre, alors qu'il est seul, alors qu'il est obligé au silence.

Pourquoi cette douceur flottante dans le regard, et ses mains qu'il referme sur le vide ?

Alors qu'elle a tant pensé aux enfants, arrangeant les cheveux, les cols, veillant aux détails, aux plis des robes, aux sourires bien tenus, pourquoi elle ne s'est pas regardée attentivement prêtant si peu d'attention à elle-même, jusqu'à laisser filer un bouton de corsage, pourquoi cette fatigue dans les yeux et le sourire, pourquoi cette impatience à en finir avec la pose ?

Pourquoi elle sourit si large, c'est presque un rire qui glisse entre ses dents écartées, peut-être qu'elle rit pour eux tous, pour alléger la photo, peut-être qu'elle rit pour remplir le vide que les adultes laissent entre eux.

Pourquoi l'aïeule tient l'enfant si fort, comme si elle savait déjà qu'il faudra la protéger, les yeux baissés, souriant avec une tendresse mêlée d'inquiétude.

Pourquoi cette gravité posée dans des yeux d'enfant ? Elle, ses doigts ronds froissant le tissu de sa robe, ses yeux fixant l'objectif sans ciller, pourquoi ce regard-là, si droit, si intense, presque trop pour son âge, on dirait qu'elle voit au-delà, qu'elle sait quelque chose que les autres ignorent, un pressentiment, quelque chose qui se dépose dans le corps avant les mots, elle sait les absences, les disparitions, le silence qu'il faudra apprendre à traverser. Peut-être qu'elle sait déjà que cette photo lui survivra, qu'un jour je viendrais chercher dans ses yeux une réponse.

C'est toujours la même photo, toujours la même immobilité, et pourtant je pourrais sentir les mouvements, les tremblements, les regards qui s'échappent, les mains qui froissent les tissus, dans la lumière qui les rassemble imaginer ce qui les traverse alors qu'ils regardent l'objectif, droites et droits, avec le menton qui parfois se lève, sans même savoir qu'ils sont déjà des fantômes.

Pourquoi. Par la fenêtre, la seule de son appartement qui donne sur la rue, il contemple le va-et-vient des passants déjà pressés, les courses des livreurs déjà affairés, le slalom des automobiles, les gyrophares des véhicules d'urgence. C'est un matin d'hiver. Le ciel est bleu. Le froid s'immisce dans les embrasures. Un châle sur les épaules, calé dans son fauteuil voltaire, tenant dans sa main qui tremble une tasse de café fumante, il s'interroge encore et encore. Pourquoi il est revenu, lui, et pas les autres, ses compagnons qu'il avait vus s'effondrer à ses pieds, tellement amaigris qu'ils ne parvenaient plus à tenir sur leurs jambes, contraints à rejoindre dans un fracas de hurlements et de coups de crosses cet endroit sinistre qu'entre eux, sans trop savoir pourquoi, ils n'osaient pas nommer et d'où personne, à leur connaissance, n'était jamais ressorti vivant. Pourquoi il ne s'était pas résolu à mettre un genou à terre et attendre d'être traîné à son tour, pourquoi il s'était accroché au peu de vie qui coulait dans ses veines quand, autour de lui, erraient comme des fantômes les silhouettes grisâtres et maculées de boue de camarades dénudés, les omoplates saillants et les bras décharnés, poussés vers la baraque dont on entendrait bientôt la lourde porte se refermer dans un claquement sec et froid, avant le grand silence. Pourquoi.

Mais pourquoi ce matin glacial n'est-il pas un matin comme les autres ? C'est que devant sa tasse de café, il a pris une résolution. Aujourd'hui, il sortira. Il sortira dans le but - mais pourquoi si longtemps différé ? - de se rendre à l'adresse précise où, alors qu'il était un jeune homme gaillard à qui l'avenir semblait sourire, sa vie avait brutalement basculé.

Au moment où il s'apprête à quitter son domicile, l'heure n'est plus à se demander pourquoi il a fallu que s'écoule autant de temps avant qu'il se décide. Pourquoi il a si souvent renoncé. Et pourquoi, maintenant, il se sent prêt. Il s'en étonne lui-même, tout surpris de la résolution avec laquelle il ouvre la porte cochère de son immeuble et, happé par la foule, se dirige d'un pas lent mais décidé vers la station de métro voisine.

S'il a tant hésité, c'est peut-être parce que la rue où il a vécu enfant et jusqu'à l'âge adulte, n'existe plus. Il se doute que la vétusté des constructions explique pourquoi elle a été rayée de la carte. C'est vrai que du temps de sa jeunesse, ce n'était déjà pas très reluisant.

Sortant du métro, il retrouve facilement son chemin. Il se laisse guider par sa mémoire. Le quartier a beaucoup changé. Pourquoi tant d'enseignes disparues ? Là était une boulangerie où il lui arrivait de livrer des sacs de farine quand il enchaînait les petits boulots. Là, une boucherie. Là, le bar tabac où il achetait ses paquets de gris. Il continue de marcher. Remonte le boulevard. Il lui faut bifurquer à main droite et s'engager dans une artère dont il ne reconnaît plus les façades. Lentement, il s'approche de ce qui avait été sa rue. Et plus il s'approche, plus sa main tremble. Pourquoi est-il là ? Que vient-il chercher ? Pourquoi ressent-il, au fond de lui, la nécessité impérieuse de pousser le portillon qui ouvre sur le parc où des enfants jouent au cerceau sous le regard bienveillant d'un jardinier occupé à biner un parterre de rosiers ?

Revenir. Revenir ici comme l'a fait le vieux petit homme blagueur. On est si différents. Et pourtant on revient au même endroit. Pourquoi. Pas très loin de pour quoi, à l'oreille. Et aussi revenir sur. Les lieux. C'est toute une histoire, celle qu'on ne racontera pas, celle que les passants ont déchiffrée sur les grilles du grand parc dont ont été retirés à la fin de l'été les panneaux de l'histoire, ceux devant lesquels est resté longtemps planté le vieux petit homme casquette Belleville. Son pourquoi à lui, tu n'es pas sans le comprendre. Comment, de rescapé on devient témoin. Mais pourquoi son pourquoi à lui s'est-il, petit à petit — indéfectible autant qu'indélébile — inséré dans ta vie qui n'a rien à voir avec lui au départ ? Pourquoi toi dans l'histoire ? Pour lui, c'est sûr : présent depuis le départ – et pour cause — autour des décisions prises dans la grande Maison. C'est là qu'il s'est retrouvé pupille de la nation, sous le choc qui ne disait pas encore son nom. Il a fait sa vie comme il a pu, puis beaucoup plus tard a refait le chemin dans l'autre sens en apportant son grain de sel d'administrateur avant de sortir du silence à l'ombre de ceux qui avaient déjà commencé à le faire. Pourquoi le déclic ? Il a d'abord traduit à mots couverts ce qu'il avait vécu devant des jeunes du réseau prioritaire. Douleur jamais abordée frontalement pendant qu'il était pris par le travail, par la reconstruction. Tu lui as demandé pourquoi ce silence. Il a éclaté de rire. Comme l'ermite de Haute-Provence répondant à la question de la moniale randonneuse : « Mère T., parlez-moi du Bon Dieu », avait demandé la soeur. Mère T. avait éclaté de rire. Le vieux petit homme blagueur non seulement a beaucoup travaillé dans les câblages électriques mais a donné le reste de son temps au Secours populaire. Pourquoi ? Volonté de réparer pour d'autres ce dont il avait été victime autrement ? Plus tard, un concours de circonstances a joué le rôle du destin. Tout ça à cause d'une armoire pleine de vieux papiers à jeter dans une école de la ville où est toujours la Maison. Pourquoi la professeure des écoles, qui n'avait rien à voir avec le vieux petit homme blagueur dont elle n'avait jamais entendu parler, a-t-elle décidé de faire le vide dans l'armoire ? C'est là qu'elle a retrouvé une liste de noms soigneusement écrits avec de belles lettres

penchées, et des années à la clé. Celles de la guerre, et celles d'après. L'école n'avait pas été démolie. Le mot mémoire s'est imposé. Elle a cherché, compris que certains noms de la liste étaient ceux des assassinés et que peut-être elle retrouverait à partir de la liste des encore-vivants. Tu t'es demandé pourquoi avec quelques jeunes collègues elle s'était lancée dans l'enquête avec tant de force. Par un concours de circonstances digne d'un roman, elle t'a rencontrée, tu l'as emmenée dans la Maison et là, tu lui as montré une liste gardée dans les archives. Le pendant de l'autre liste, celle de l'armoire. Entre autres noms, il y avait celui du vieux petit homme blagueur que tu connaissais. Pourquoi t'a-t-il appelée ce soir-là ? Pour prendre de tes nouvelles, s'est-il exclamé en riant. Mais c'est moi qui vais t'en donner, as-tu dit. C'est ainsi que poussée dans le dos, tu l'as accueilli avec les jeunes professeures d'aujourd'hui dans l'école qui fut la sienne. Devant plus de cent cinquante enfants, assis sur le sol de la grande salle scolaire commune, il a raconté son enfance, son sauvetage, sa vie d'avant, sa vie d'après. Monsieur, pourquoi ils ont arrêté les enfants et les malades dans l'hôpital, les parents aussi ? Pourquoi les responsables de l'hôpital et de partout n'ont-ils rien pu faire ? Et pourquoi vous avoir fait sortir dans la grande boîte noire ? Pourquoi tout ça ? Il a fait comme il a pu pour dire tout en ne disant pas le pourquoi du comment. Et il a parlé de sa grande sœur, qui s'était cachée à temps pour mieux organiser son sauvetage. Et puis il a ajouté : heureusement, il y a eu ensuite d'autres femmes, semblables à des sœurs, à des mères : je ne sais pas pourquoi, mais elles m'adorent. Et pourquoi monsieur vous ne vous êtes pas marié ? Et pourquoi vous n'avez pas d'enfants ? Après un silence, il a éclaté de rire en rangeant les rares photos qu'il avait apportées puis a dit aux élèves qu'il serait bien content de faire une photo avec eux-tous. Tu as saisi l'image, l'instant, toi-même et le pourquoi. Il est au beau milieu d'eux, de la même taille qu'eux, avec sa bille de clown, sa casquette Belleville, ses bretelles. Souriant parmi. Heureux d'être toujours là.

Témoign 1

S'ils m'avaient écouté, on n'en serait pas là. Et maintenant, je ne peux plus communiquer. Pourquoi les communications se sont-elles décalées à ce point ? Je vois bien qu'elle est presque prête à écouter, mais je suis maintenant prisonnier, je ne peux plus lui parler. J'espère qu'elle trouvera dans les archives, j'espère qu'elle trouvera dans ce qu'il reste.

Témoign 2

Mais pourquoi je ne l'ai pas écouté quand il est venu me parler ? J'ai bien entendu qu'il voulait me dire quelque chose, mais je n'avais pas le temps, il y avait urgence à tellement d'autres choses. Et maintenant son frère m'a bien dit qu'il n'y avait plus de communication possible. Dire qu'il était venu sur place, avec ce qu'il faut d'honnêteté dans les yeux pour que, normalement, j'écoute. Mais je ne l'ai pas écouté. Il ne me reste qu'une phrase : « Non, non...c'est un ancien abattoir ! ». J'imagine qu'il y a des documents, chez lui, qui pourraient m'aider. Mais je ne peux pas débarquer comme ça et fouiller, juste parce que maintenant mon urgence est là. Pourquoi ne l'ai-je pas écouté quand il me parlait ? Pourquoi je n'écoute jamais au moment où on me parle ?

Témoign 3

Pourquoi s'obstine-t-elle à ne pas mettre des mots d'humain dans ma gueule ? Ils le font tous. Elle finira bien par le faire, elle finira bien par admettre qu'elle ne peut pas faire autrement. Cette idée de faire parler un cheval à l'abattoir, pourquoi cette obstination ? Jusqu'où croit-elle aller avant de céder, comme tout le monde ? Et pourquoi ici et maintenant ? Elle a toujours fui, pourquoi pas aujourd'hui et maintenant ? D'autant qu'elle a un horizon ailleurs. Loin d'ici. Alors pourquoi rester ? Pourquoi se sent-elle irrémédiablement attaché ici et maintenant ? « Encore un peu », dit-elle, « je n'ai pas fini » soupire-t-elle, « j'y suis presque » souffle-t-elle. Pourquoi ce lieu ? D'autant qu'elle vient d'apprendre qu'elle s'est encore trompé, d'après ceux de

l'association, ce n'était pas un abattoir. « Il était plus loin, là ça devait n'être que pour tuer le cochon, et encore, de temps en temps... ». Tout est foutu. Si la base n'est pas bonne, si le cheval n'était qu'un cochon, et encore, de temps en temps, pourquoi s'acharner ? Il paraît que la viande humaine ressemble plus à du poulet, ou de veau, en plus...moi, je ne m'en souviens pas, ils me l'ont toujours mélangé avec d'autres viandes. Impossible de faire la différence, ne serait-ce qu'avec des légumes bouillis.

Témoin 4

Pourquoi n'y a-t-il plus de boulangerie dans ce Pathelin ? Ils font de la pub jusque dans les couloirs du métro parisien pour le Château, et pas une boulangerie ! C'est du grand n'importe quoi ! C'est quoi, leur idée du tourisme, si un touriste ne peut pas acheter du pain frais quand il vient ici ? Hein ? C'est quand même le minimum pour un village qui se dit français ! La baguette, c'est du patrimoine ! Pourquoi n'y a-t-il plus de boulangerie dans ce Pathelin ?

Témoin 5

Why I haven't been spoken about this little place is a pure mystery for me. It's so authentic, so French, and the ladies are so welcoming! The food is so tasty too! And I've been lucky enough to find the place, but I don't understand why nobody told me about this place...for a tourist, it's the perfect place to discover the village! Even more than a tourist I would say, I felt as if the ladies had been waiting for me as a friend invited for lunch...or even just a tea-time or so.

Ils sont là dans la maison du *revenant*, d'autres dans le café du village, sous le choc du retour. Des questions en boucle, dans leur for intérieur, des réponses exprimées, imaginées

Oui il est parti. Il s'est levé un matin, c'était trop. Trop de jours qui se ressemblent, trop de confusion dans sa tête. Il est parti sans rien dire, sans signe avant-coureur — je ne sais pas, était-ce ma faute, mon attachement l'étouffait-il, il cherchait un autre souffle — notre père nous a abandonnés, il avait peur de ce qu'il voyait dans nos yeux — il revient après vingt années, il n'a plus d'endroit où aller, il s'est trompé — il disait qu'il voulait être libre, il n'a jamais su s'engager — il m'a laissé seul après la mort de sa mère et sans explications, il revient et je suis bien vieux — je pensais qu'il ne reviendrait jamais, le voir si près maintenant, tout ce que j'avais enfoui remonte — revenir, c'est encore croire qu'on est attendu — en le voyant bientôt, même trahie, l'affection garde un éclat — il aurait mieux fait de rester où il était, revenir c'est raviver la faute, moi je n'aime pas les repentirs — les absents souvent reviennent remettre du désordre dans les vies qu'ils ont laissées — on ne revient jamais pour rien, il y a toujours quelque chose à sauver — les retours, c'est jamais bon, ça sent les comptes non réglés — en revenant il ravive un passé douloureux — je l'ai aperçu juste avant son arrivée dans sa maison, j'ai vu dans ses yeux de la souffrance, des regrets — tout le monde parle en même temps, pour ne pas réfléchir — je sais qu'il ne revient pas pour moi, pourtant j'espère qu'il m'aimera encore — il croit encore qu'on peut lui pardonner — trop méprisants à l'égard des villageois il ne peut comprendre qu'un événement familial puisse concerner tout un village — ils sont bruyants, agaçants, ils parlent fort, ce retour est comme une fête un peu spéciale — un retour comme ça, ça cache toujours quelque chose, je vais faire une enquête officielle — oui je suis content, je n'ai pas compris sa décision d'alors mais je lui réserve toujours ma confiance — il cherche le pardon auprès de sa paroisse — je refuse les grands drames, alors je préfère considérer que la nouvelle du retour est bonne — il revient peut-être pour dire sa vérité

Les mots, les raisons s'entrechoquent.

Les hommes s'en vont, reviennent. Les vignes repoussent.

Flash-back. Extirper d'un tiroir un carnet Moleskine noir format 9x14. Feuilletter rapidement pour retrouver l'année de celui-ci et laisser tous les autres enfermés dans l'obscurité et l'oubli. Ce qui y est écrit remonte à presque vingt ans. Sur les trois premières pages je relie des notes sur une conférence d'un maître tibétain. Depuis, je me suis débarrassée de tous ses livres, dont un bestseller qui était jusque-là en bonne place de ma bibliothèque. Des révélations à la fin de sa vie sur ses pervers travers tachaient ses écrits au point de chasser sa présence par ses mots de ma maison. Rien à voir avec les rendez-vous notés, au milieu de citations, de références de livres, de numéros de téléphone, de noms et de prénoms qui ne me disent plus rien, sur les autres pages du carnet. 26 mai 15 h/2 juin 12h30/9 juin 12h/16 juin 13h30/23 juin 12h/30 juin 12h/21 juillet 12h/27 juillet 12 h...tous les jeudis, ou presque, quelque part dans le cinquième arrondissement, métro Jussieu, une petite rue pavée, calme, en pente douce, des immeubles d'un autre temps, une grande porte en bois bleu marine, code 5426. Je déchiffre quelques mots, des bribes de phrases inscrits près de certaines dates après le rendez-vous. Dans les dernières pages du carnet, une nouvelle année s'annonce et je lis à côté d'un des rendez-vous du mois de janvier : *finir mon livre et commencer une série de nouvelles*. Des souvenirs m'envahissent. Je laisse mon corps s'affaisser dans le fauteuil. Le carnet glisse de mes doigts et tombe à terre, presque sans bruit. Je ferme les yeux. Je suis là-bas, dans cette pièce au premier étage d'un immeuble sur cour, je pourrai en décrire tous les recoins, d'une sobriété accueillante, je suis assise face à la fenêtre et dans une très légère diagonale est assise celle avec qui pendant une heure chaque semaine de ces deux années je vais parler et me taire, rire et pleurer, m'effondrer, m'endormir pour de vrai ou me laisser glisser dans un état hypnotique du fond duquel je sortirai tantôt épuisée, comme je présume après un marathon, tantôt rechargée comme une pile au meilleur de sa puissance. Alors parvient de ma mémoire une expérience, aujourd'hui utilisée en coaching et détournée de son sens initial, née de pratiques fort anciennes. Il s'agissait dans le cadre de cette *therapeia* d'un échange rapide et spontané de questions

réponses avec l'utilisation du mot ***pourquoi*** et de laisser l'intellect glisser vers le non savoir. A un moment, souvent inattendu, le silence s'imposait, comme un juste temps de laisser le corps être là pleinement, et de laisser se réaliser à travers lui et l'espace autour comme une « redistribution des cartes ». Ce silence, ni lourd ni léger, à l'œuvre de quelque création indicible, invisible, prenait alors toute la place, tout le temps nécessaire. Une fois dehors le quotidien de la vie reprenait son cours. Depuis, le livre a été achevé, publié, oublié et des nouvelles ont été écrites.

Pourquoi chercher la paix intérieure

Parce qu'on y trouve le silence et plus personne ne parle

Pourquoi plus personne ne parle

Parce que tout se tait le mental surtout

Pourquoi faire taire le mental

Parce qu'il cherche toujours une explication une solution

Pourquoi chercher une explication

Parce que l'humain a besoin de réponses pour vivre

Pourquoi ce besoin de réponses

Parce que les solutions et les réponses rassurent

Pourquoi elles rassurent

Parce que sinon c'est la peur qui gagne

Pourquoi la peur arrive

Parce que le vide fait peur comme au bord d'une falaise

Pourquoi la peur au bord du vide

Parce que c'est la peur de l'inconnu

Pourquoi le connu sécurise

Parce qu'il fait du bruit et évite le silence

Pourquoi faire silence

Parce que dans le silence on peut faire le vide

Pourquoi faire le vide

Parce que dans le vide on voit tout sans besoin de savoir

Pourquoi tout n'est pas visible

Parce que l'univers et ses mystères

Pourquoi des mystères autour du visible

Parce que c'est comme la fleur qui apparait et l'humain cherche pourquoi

Pourquoi l'humain cherche la raison de la fleur

Parce qu'il veut toujours comprendre, alors il parle il écrit

Pourquoi il fait cela

Parce que sinon il pense qu'il pas de raison d'être, comme la fleur est sans raison

Pourquoi une raison à l'existence

Je ne sais pas Je ne sais pas...

Ferme les yeux...

<https://www.youtube.com/watch?v=kXmdiH76Su8>

Des autres, tu n'as pas voulu parler jusqu'ici. En quoi celle-ci est-elle particulière ? C'est son chiffre ? Le 5 revient fréquemment dans ton œuvre.

Ah, ce mot ! On ne peut pas faire sans ?

Cinq ?

Œuvre !

Tu gardes trace, il y a donc une œuvre. Et puis d'action en action, de cycle en cycle, on voit ton travail évoluer...

Mettons plutôt que quelque chose est à l'œuvre, qui me travaille et que les années passent. S'il ne fallait pas gagner sa vie, je ne suis pas certaine que je garderais trace, comme tu dis, que je ferais encore œuvre tangible.

Pourtant tu aimes la matière. Si je ne prends que ton travail du papier dans les vitrines... combien de temps faut-il pour parvenir à une telle maîtrise de la fragilité ? Tu avais dit quel point cette matérialisation t'importait dès les premiers entretiens que tu as accordés... Et dans Cinq Séquences, ce que tu es parvenue à transmettre à ce qui d'un support d'écriture devient, dans ton geste, par ton artisanat, l'écriture même... Dans les vitrines, c'est de la peau qu'on croit voir, la peau du temps qui s'est écoulé entre ces corps que tes dispositifs ont mis en présence. Tu es arrivé au bout de cette pratique ?

Probablement pas. Non, le papier, le processus de fabrication de ces feuilles-peau, ça demeure un grand travail, un grand questionnement. C'est pourquoi je me suis accrochée alors que pendant tant d'années en dépit des ravages des produits chimiques. C'est drôle de penser que je me suis si souvent brûlée en faisant du papier...

C'est pour te venger que tu as fait des œuvres de feu ?

(Rires) C'était une étape de ce que tu décris comme abouti dans 5 Séquences. L'encre sympathique, le tragique de l'usage unique, le désarroi des spectateurs : où lire ? Quoi lire ? Une tentative un peu facile de mettre le texte à l'intérieur même du papier.

Pourquoi es-tu si dure ? Les photos de leurs visages (encore des traces...) sont parmi les plus bouleversantes que j'ai vues de toi. Ce que je ne m'explique pas. Pourquoi ces textes leur importaient-ils à ce point ?

Qu'est-ce que lui est Hécube, ou qu'est-ce qu'il est à Hécube ? Sérieusement, c'est la chose peut-être que je retiendrai de mes années de travail : l'instant fait tout. Confrontés à l'instant, nous nous révélons bien au-delà de la situation. Les situations que je crée ne sont que le prétexte à l'instant, à l'action.

Mais si tu renonçais à en garder trace, existeraient-elles vraiment ?

Je veux peut-être parler d'en montrer trace... La tentation de les garder pour moi est toujours très puissante. Toujours plus puissante. Je ne sais pas si je pourrai toujours être à la hauteur et noter la trace pour m'en séparer.

Pourquoi dis-tu noter ?

Pourquoi pas ? (Rires)

C'est si... procédurier, comptable.

Mais je suis une femme de processus et de contes... Je dis noter parce que plus les années passent, plus je sens que je suis agie. Que je prends sous la dictée, en quelque sorte. Que je ne choisis pas. Qu'il n'y a qu'une chose à faire, alors je la fais. Comme en amour. Ou avec les malades.

Alors, je reviens à ma question : qu'est-ce qui t'a dicté la séquence 5 et pourquoi entre toutes décides-tu que tu ne me parleras que de celle-là ?

La question du pourquoi est toujours très jolie a posteriori. Je n'y crois pas trop. Je ne veux plus trop y croire. Croire m'empêche de faire. M'interroger m'empêche de faire.

C'est une surprise, pourquoi mentirais-je ? Pourquoi mentir si tard. C'est trop tard. Sur le moment, je n'ai pas la moindre idée de ce qui fait revenir cette photo sur le terrain. Je ne tombe pas dessus par hasard. Je finis par la chercher. Tu vois la porte obstinément close de la troisième séquence, alors la porte ouverte à deux battants de la cinquième t'apparaît comme une réponse, une logique, une sourde stratégie. Pour moi, c'est différent, je me réveille un matin, je suis à Hanoï pour une

possible commande et je pense à ce que je n'ai pas fini. Peut-être parce que j'ai pris avec moi un livre que je vais abandonner là, en plein milieu. Mettons. Et je me souviens d'une vexation d'enfant presque, un projet que j'avais laissé tomber quand j'étudiais aux Beaux-Arts. J'y avais beaucoup réfléchi. Ça, je pourrais le jurer. Mais impossible de dire où en sont les traces. J'ai pas mal déménagé. Je bouge beaucoup, mais je suis plutôt au clair sur mes archives. Là, rien ne revient, sauf la brûlure d'une vexation. Mais dire de quoi elle est faite. Ce qui l'a causée... Mystère. Nous parlons d'un projet d'école qui a trente ans d'âge, aujourd'hui.

Dans ces cas-là, je parle. Je parle beaucoup de ce que je fais avant de l'avoir fait. J'engage ma parole. Aucune des personnes auxquelles je livre mes errances, mes questionnements, mes esquisses ne viendra me demander des comptes. Il y a des amis de longue date et des inconnus, souvent des gens que je rencontre en voyageant. Je ne sais pas dire pourquoi... les mouvements des transports m'entraînent. Comme si j'étais pleine d'eau et que ce remuement me faisait déborder. Parfois j'embrasse des inconnus en voyage. Avant de quitter ma place. Un baiser véritable. C'est surtout possible en avion. C'est tellement improbable de se retrouver suspendus dans les airs pendant plusieurs heures... je ne sais plus pourquoi je parlais de ça... Oui, en parlant du casse-tête de la cinquième séquence, une vieille amie m'a rappelé que j'avais fait des photos pour ce projet qui me tenait tellement à cœur et que je n'avais pas terminé. Je crois qu'elle exagère l'importance qu'il avait pour moi. Tout est primordial quand tu as vingt ans. Mais, oui, c'est aussi ma façon de parler, d'être engagée jusqu'à mi-corps quand j'évoque la moindre idée, comme un pêcheur à cuissardes. Je vois bien pourquoi les gens, y compris mes proches, s'imaginent que je suis toujours très investie, alors que je peux arrêter du jour au lendemain. Et donc, reprendre trente ans plus tard.

S'il te plaît, ne me demande pas ça. Pourquoi 5 et pas 3 ou 27. Est-ce qu'on est obligé de tout questionner ? C'est un catalogue, pas la pesée des âmes. Cet après-coup de l'explication, c'est complètement artificiel si j'y participe. J'adore que des gens brillants ou étranges choisissent de passer des années à écrire des choses que je trouve souvent magnifiques (ou farfelues, mais c'est bien aussi), sur telle installation, telle action. Quand je lis

pourquoi j'ai fait ceci ou cela, je suis toujours d'accord. La vérité ne peut apparaître qu'ainsi : dans la fiction de leurs interprétations. Mais moi, je ne peux parler que du comment.

À la longue, cette histoire de photo a évoqué quelque chose. J'avais utilisé un polaroid, un vieux polaroid : je l'avais eu pour mes sept ans. J'avais une bonne raison (rien de l'enfance) : le bruit. Je voulais faire quelque chose avec du son. À ce moment-là, j'étais très portée sur le pourquoi des choses et comme je ne pouvais pas l'expliquer (le son, la photo, la porte...), j'ai renoncé au projet. J'étais timide aussi. Butée, mais timide et je n'avais pas encore osé aller là où j'avais l'idée. Je voulais être géniale du premier coup, alors, pour ne pas m'exposer aux questions désagréables, je ne faisais pas les choses, je les imaginais. La conséquence de cette intense inhibition, c'est que j'ai tendance à confondre des projets que j'ai réalisés avec d'autres dont j'ai seulement rêvé, si on peut dire. Heureusement que j'ai fini par passer à l'action.

L'appareil, je l'avais offert à un ex. Je lui avais aussi laissé mon appartement. C'était pratique : je savais que je pouvais retrouver des livres, des objets familiers là-bas. Entre-temps, l'appart avait brûlé. C'est pourquoi l'espoir de retrouver un des polas en marque-page était faible. On ne s'était pas vu depuis quelques années quand je l'ai recontacté avec ma question. Les gens qui me connaissent sont habitués. Je ne suis pas très douée pour l'amitié. J'ai besoin de poser du travail sur la table, même pour boire un verre. Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, il faudrait le couper, ce n'est pas le sujet et ça ne regarde personne. Bref, tout a brûlé, mais dans les combles, il a retrouvé sur une poutre calcinée l'appareil dans sa boîte en simili cuir bordeaux. Il avait été projeté là, sans qu'on comprenne comment. Il marchait encore. La photo était dans une poche, à l'intérieur, avec quelques autres. Les polas vieillissent mal. On ne voyait que quelques visages effarés dans une grande tâche de lait. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a frappée, saisie. Un tel ratage, c'est décisif.

Tu avais vu le film en 93 ?

Pourquoi serais-je allée photographier les sorties de salles si je ne l'avais pas vu ? Je ne fais pas ce genre de travail hors-sol, abstrait dira-t-on pour rester poli, auquel excellent nombre de mes collègues dans le domaine permissif des Arts plastiques...

Tu cherchais à retrouver quelque chose de ton propre visage dans les leurs ?

Comme dans le kōan « quel est mon visage en cet instant ? ». Non. C'est beaucoup moins direct. Je crois (a posteriori, on se trouve toujours de si belles raisons), je crois que je cherchais à revoir le film sur ces visages. L'instant du film.

Le moment dont on peut écouter le son à la cinquième vitrine ?

Qui te dit qu'il n'y a qu'une seule séquence de son ? Cinq Séquences c'est l'occasion de me refaire...

Pourquoi le casque ? Pourquoi pas une diffusion dans tout l'espace d'exposition ?

Cette question est indigne de toi.

Tu craignais une contamination des autres vitrines ?

Rien n'interdit au public de conserver le casque pendant toute la séance.

Séance, comme au cinéma ou comme sur un divan ?

(Rires) On va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Il ne faudrait pas faire de poésie, pas jouer sur les mots, mais écrire un procès-verbal. Mais écrire un procès-verbal, c'est coller aux... faits (?) et qui voudrait se les coller, ou s'y coller ? Il faudrait que ce soit bien clair : ce n'est plus un choix d'écrire ceci ou cela sur ça qui est arrivé sur moi. Les années ont passé, de nombreuses années sans que ça empêche la vie, de n'avoir pas su dire assez vite, assez tôt. La vie a eu lieu et l'amour et le sexe et le travail et l'amitié et les voitures et la solitude la nuit dans les villes. Après un moment la vie a eu lieu sans peur ou sans plus de peur qu'on n'en suppose aux autres.

On peut se demander si rien de ce qui est là aujourd'hui, le pain, les montagnes, le retour, existeraient pour moi sans la phrase du médecin. La petite phrase du médecin. Pourquoi ne pas vous faire opérer ? L'opération n'est pas indispensable, mais vous allez vivre comme une voiture dont on n'a pas bien desserré le frein à main... Il a procédé à l'ablation, mais la petite phrase m'est restée dedans, comme un stéthoscope oublié. Et j'entendais si bien mon cœur qu'il n'y avait plus rien d'autre à entendre que la fragilité, l'usure, l'obstination. N'entendant plus, la parole s'est perdue. Tout se bloquait dans la salle des machines derrière le rideau de fumée du quotidien. On raconte qu'on mange plusieurs kilos d'insectes par an à notre insu. On raconte que les insectes nous survivront. L'insecte dans la machine a près de quarante ans. Combien de temps avait-il passé dans son œuf avant d'éclore ? Si nous avons su cohabiter toutes ces années en nous ignorant, pourquoi cette trêve a-t-elle pris fin ?

Est-il possible qu'il ait suffi de la petite phrase du frein à main ? On voit des personnes s'étant livrées à toutes sortes d'absurdités, réveillées d'un coup par le mot que l'hypnotiseur avait caché dans leur naïveté. C'est arrivé et plus rien n'arrivait plus. Combien de temps cela a-t-il duré ? J'aurais dit quelques semaines à peine entre la petite phrase et le rêve qui a montré l'insecte. Mais à la réflexion, comme la maladie une fois nommée éclaire des mois de symptômes qui paraissaient des effets de hasard, peut-être des années. Quarante, peut-être bien. Depuis

la petite phrase, la parole dans mon corps s'ankylosait chaque jour davantage. Les articulations surtout empêchaient le mouvement naturel. Trouver le mot revenait à chercher de l'eau dans un puits à chaque fois plus profond. Le seau n'en finissait plus de tomber. Il mettait plusieurs dizaines de secondes pour toucher la surface noire. J'abandonnais souvent.

Je me demande ce qui autorise le rêve à parvenir jusqu'à nous au matin... On dit qu'il fait bien son travail, quand il ne laisse pas de souvenir. Au temps pour celui-là : un chalet à étages, les balcons croulent sous le poids des jardinières chargées de géraniums. Des géraniums violets, oui. Et tu as souligné : homme violait. J'ai vu l'insecte. Même sec, il fallait l'ôter.

Benôit

Recroquevillé sur son portable que, ou qui, contemple-t-il avec une telle tendresse ? Et d'où lui vient, à son âge encore, cette prolifique chevelure ? Pourquoi cette coquetterie à l'exhiber ?

Pour satisfaire un ego surdimensionné ? Ou attendrir un doute existentiel ?

Julien

Mais qui donc veut-il impressionner ? Combien de temps pour son shopping et choisir ses habits le matin. Et pourquoi donc j'ai pour les dandys, un tel mépris ?

Annie

Pourquoi tout est - il fermé chez elle ? Et où court-elle ?

Antoine

Pourquoi est - il là ? Entre deux trains ? Ou bien ses courses faites dans la seule épicerie ouverte le dimanche et les emplettes à ses pieds, il attend le temps qui passe ? Pourquoi a-t-il l'air si absent ? Où est - il dans sa tête ? A-t-il sa tête ?

Karim

Pourquoi cet homme est-il brisé ? L'est-il vraiment ? Pourquoi fait-il peur et pitié ?

Carmen

Pourquoi est - ce que d'emblée, je la juge futile, légère et quasiment idiote ? Qu'est-ce que ce jugement dit sur moi-même ?

Judith

Pourquoi n'ai-je pas noté qu'elle était assez âgée ce qui rendait d'autant plus surprenant cette association avec l'image du Petit

Prince. Du coup je comprends que pour moi, le Petit Prince est androgyne et intemporel.

Alicja

Qui attend-elle ? Pourquoi se place-t-elle en plein milieu du hall d'entrée ce qui l'empêche de pouvoir surveiller toutes les issues ? Manque de stratégie ?

L'homme sans nom

De quel pays vient-il ? Qu'y a-t-il écrit sur son badge rose ? Pourquoi ce demi-tour théâtral ? Craint-il pour sa vie ? Qu'y a-t-il dans son petit sac informe ?

Thérèse

Pourquoi s'est-elle assise à mon côté ? Quasi sur moi, enfin très près, sans jamais me regarder comme si je n'étais pas là, n'existait pas. Elle m'a laissée la dévisager sans broncher ! Plus je vieillis, plus je disparaïs. D'ailleurs j'ai rapetissé. Sur les trottoirs je dois me gonfler pour me faire une place nécessaire. C'est comme si les autres piétons voulaient que je m'efface devant eux. Je reste sur ma ligne mais c'est difficile, on me frôle. Alors j'écarte mon bras, juste un chouïa, je heurte volontairement. Et je ne parle pas des trottinettes, des vélos. Les trottoirs sont pour moi des camps retranchés.

Le jeune mendiant ?

Pourquoi en est-il là ? Quand va-t-il en sortir ? Sortira-t-il vivant de sa jeunesse ?

Nestor

Pourquoi dans cette partie du bistro il n'y a presque que des noirs ? D'où vient Nestor dans son bel habit de perroquet ? Pourquoi pas d'Afrique ? Qu'attend-il de la vie ? Et en ce moment dans la gare ?

Sarah

Pourquoi tant d'acharnement au travail, un dimanche après-midi dans l'arrière-salle sombre d'un café ? Pourquoi ses bras nus, ses boucles d'oreilles dorées, ses jambes écartées ?

Pourquoi une fois ses lunettes enlevées, son regard noir posé sur moi.

Pourquoi, d'un coup d'œil rapide, mon regard se pose sur une photo format A4, enfermée dans son cadre d'origine en plâtre blanc, orné de motifs rococo, une photographie où deux hommes à peine sortis de l'enfance se tiennent par l'épaule, souriants, deux jeunes adultes en vacances, derrière eux un soleil blanc, nostalgique et mélancolique comme un appel, une suggestion, pourquoi choisir de décrypter l'image couleur sépia, pourquoi donner une interprétation incisive, comme si un monologue intérieur, une immédiateté s'imposaient, m'obligeaient à m'arrêter, observer avec minutie, me pencher sur le cadre rococo posé sur le cabinet d'angle en bois d'acajou, pour m'extraire de la banalité imposée, où la photographie en argentique couleur sépia remodèle deux silhouettes isolées de leur contexte ce jour-là, pourquoi cette vérité cachée, cette conformité dans un faux-semblant pourquoi à ce moment précis focaliser l'absence de vérité mémorielle sur l'ombre fanée des silhouettes pourquoi faut-il l'apparition d'un hors-champ invisible, indicible pour définir l'intensité des regards pourquoi cette perception absente, dissoute, pourquoi refuser l'interprétation de cette photo sous forme de conte pour enfants sages où deux personnages convoquent une illusion tranquille construite sur un sublime mensonge dans ce présent terne où une imagination factice dessine en technicolor un passé qui n'est pas libre parce qu'aucune société ne le laisse à lui-même alors pourquoi nous faire croire à un réel bonheur plutôt qu'à une perte de mémoire, un oubli, un consentement déformé, défiguré et pourquoi rien, de ce qui est vu là, n'est vrai, le présent de la photo posée sur le cabinet d'angle en bois d'acajou laisse entrevoir une lassitude, nie le passé ce pourquoi du temps allié de la fatalité qui enlise et broie les générations, les projette avec violence dans un miroir brisé où toute parole se dissout dans le flux des consciences stériles, dans les silences, les distorsions syntaxiques, c'est pourquoi témoin de la scène qui se déroule derrière le blanc pâle de la photo je me lève parle haut et fort, dis pourquoi les tabous utilisent des artifices discursifs, des subterfuges, pourquoi l'affirmation d'un malaise, d'un non-dit collectif est la présence réelle de ce qui vient, une obscurité

innommée, intraduisible, inextinguible, eux sourient encore, pourquoi sourient-ils autant tout est sourire chez eux, le regard joyeux, le visage lumineux, leur corps vibrent, ils rejoignent Magnolia Crest à peine visible sur la photo, ce lieu de leur enfance où leurs yeux laissent jaillir, exploser la peur, l'excitation, le désir qui les habitent, comment savent-ils, pourquoi savent-ils qu'ils vont se dénuder devant d'autres dans un monde obscène laisser leur adolescence, leur ingénuité, leur innocence sur le pas de porte de la grande maison, pourquoi veulent-ils emporter en eux l'architecture de l'entrée aux vitraux gainés de fer forgé qui ouvre sur le grand hall pour rejoindre le couloir, un couloir droit comme une baguette de chef d'orchestre qui court dans toute la maison, traverse la salle à manger, laisse à sa gauche la table de fêtes entourée de ses chaises sentinelles bienveillantes, abandonne l'imposant escalier en bois d'acajou, continue sa course, traverse la cuisine et l'arrière-cuisine jaune et bleu, ouvre la porte du jardin et s'évanouit dans les racines des arbres centenaires,

pourquoi ce jour-là ouvrent-ils le garde-manger pour chaparder avec une jubilation enfantine des pêches, de vraies pêches qui sentent la pêche, dont la peau et la chair au goût suave, doré, s'évanouit dans leurs bouches, laissent leur jus glisser des commissures des lèvres au menton, comme avant quand ils jouaient à cache-cache dans toute la maison, riant aux invectives des adultes leur intimant d'arrêter leur vacarme, souvenirs de leurs jeux, leurs courses poursuites, de leurs chutes, de leurs disputes, leurs premières filles, leurs premiers chagrins, leurs premières soirées, leurs premières bagarres, pourquoi leur paix est-elle ensevelie désormais dans un drap de silences, pourquoi l'aîné est-il si doux, conciliateur, idéaliste, fait pour le pardon, la prière, l'écoute, l'intégrité, pourquoi le plus jeune, le dernier né, muscles secs, corps de sportif, entraîné avec rigueur, discipline, intransigeance, régularité, capable de dépasser ses limites, de les repousser sans répit, masque ses colères, ses violences contenues, sa frustration, sa rage, sa sauvagerie, sa détermination inflexible derrière un sourire sans ombre. Pourquoi a-t-il fallu qu'il le trouvât ce jour du solstice d'été, les pieds dans le vide, les bras ballants.

Pourquoi toujours cette obsession, qui revient par bribes dans les rêves si elle est repoussée dans les confins du réel ? N'y a-t-il rien de plus réel que le rêve ?

Pourquoi la femme dans le miroir parfois semble ne pas être elle ? Pourquoi sait-elle qu'il y a une autre femme derrière le miroir ? Et la lancinante angoisse d'être la femme de l'autre côté du miroir. Tels les autres, persuadés d'être hantés jusqu'à ce que leur chair leur révèle leur aspect spectral.

Pourquoi cette difficulté à faire confiance à ses propres sens ? La folie, comme le diable, se glisse dans les détails. Détails de la perception. Détails des sens. Le corps de l'intérieur se dérègle et son horlogerie tourne à l'envers et le corps du dehors prend des chemins détournés pour retrouver le mécanisme manquant.

Pourquoi parfois la Nuit semble nous glisser des souvenirs qui ne nous appartiennent pas et nos mains creuses ressentent-elles le besoin de les protéger précieusement, afin de les rendre à des ombres inconnues ?

Pourquoi quand la réalité grince toujours croire que ce fût dans l'avant ? Qu'il faille redescendre la sève de l'arbre, et plonger le doute dans ses racines pour retrouver la vérité ? Pourquoi parfois quand la réalité se floute et que cette autre femme apparaît, dans les gestes, les tensions non résolues et les reflets flous ce ne serait pas une femme de l'après ? Pourquoi ne pourrait-on pas être la mère de sa mère ou la fille de sa fille ? Pourquoi ne pourrait-on pas être une femme de l'ailleurs, une femme de l'autre rive ?

Pourquoi y a-t-il des langues qui n'existent pas ?

Pourquoi et qu'attendez-vous ? C'est aussi l'autre question. Qu'attendez-vous de moi ? Pourquoi m'observez-vous jusque derrière le reflet ? Pourquoi voulez-vous que je vous dise quand tant d'autres femmes disent déjà ?

Pourquoi prendre ainsi du retard sur sa propre destinée ?

Chacune se demande qui est l'autre et pourquoi l'autre est là

pourquoi les femmes se savent derrière les lunes et les miroirs
la déchirure est plus qu'un exil
c'est la chair
les femmes se lient entre elles par la sève et le vent murmure des
mots que plus personne ne sait entendre
pourquoi les femmes souffrent des mêmes symptômes aux
mêmes moments ?
pourquoi la Lune revient ainsi en cycle ?
comme dépositaire d'une énigme dont nous avons perdu la clef
Pourquoi, se demande la gamine dans sa chambre, pourquoi je
n'arrive plus à parler ? Pourquoi, se demande la dame âgée,
pourquoi le Roi du Silence m'a pris comme épouse ?
Pourquoi, se demande la femme, pourquoi la porte de la maison
coince-t-elle toujours ?
Pourquoi, se demande la jeune femme, pourquoi je n'arrive pas
à attendre ?
Pourquoi je ne sais pas ce que je veux dire et je ne peux
m'empêcher de brûler de le dire ?

Elle se demande souvent pourquoi elle a accepté ce poste au bord de l'océan alors qu'elle rêve d'altitude, pourquoi craindre autant de s'éloigner de sa ville d'enfance.

Pourquoi je ne l'ai pas cueillie au moment où je l'ai vue. A l'instant où j'en avais le temps, où le soleil était encore haut dans le ciel. La nuit s'installe vite au bord des sentiers longeant les usines.

Pourquoi ces mêmes gestes jour après jour, cette fatigue tirant sur la lassitude, alors que le bout du monde est de l'autre côté du rivage. Il suffirait d'une cachette, d'un instant d'inattention pour monter à bord de l'un paquebot.

Il aime parler avec les gens. De tout. De rien. De la famille partie au loin, des enfants turbulents ou trop sages. Pourquoi faut-il que le temps file aussi vite, qu'il y ait un règlement et des horaires à respecter. Qu'il y ait un temps précis pour distribuer le courrier. Il aimerait tant rester plus longtemps dans ce café de quartier, dérouler les conversations, lire les adresses inscrites sur les enveloppes, comme des fenêtres à rêveries pour colorer les jours qui passent.

Les tickets de rationnement, la vie trop chère, la peur et l'angoisse, alors oui, on comprend pourquoi il a volé ces sacs de grain de café. Mais il aurait pu les distribuer, les donner aux cafetiers du quartier. Y-a-t-il pensé ?

Pourquoi passer tout ce temps à explorer cette rue qui n'existe plus ? Pourquoi avoir envie de connaître ce qui a disparu ? Pourquoi ne pas laisser cette époque à l'histoire ? Pourquoi se garer au bout de la rue de l'île de Ré et regarder les barbelés, les murs aveugles, l'emplacement d'une maison détruite dont il ne reste plus une ruine.

Pourquoi avec celle-là j'ai senti tout de suite que ça ne collerait pas. Qui a dit que quand ça te sort du corps ça va tout seul : mensonge. Les autres je les sentais comme la chair de ma chair, elle pas. Rien. Pourquoi. Et pourquoi pas. Mais j'ai fait mon devoir et comme les autres elle a grandi, et comme les autres elle n'a manqué de rien. Toi tu as le sens du devoir, elle a dit me tendant les deux qui lui avaient poussé, tu leur seras un abri mieux que moi. Alors j'ai fait mon devoir : Parce que tu le fais toujours, elle a dit. Ne cherche pas plus loin, il n'y a pas de pourquoi, et elle est partie.

Pourquoi j'ai ce pied comme un sabot. Disent : c'est à cause que sa ma mère a couché avec le cheval. Moi je pense que c'est à cause que la mort est entrée dans la maison quand elle était grosse, c'est pour ça peut-être que je ne suis pas fini. Quand j'avance il y a ce bruit ferré collé à mon soulier, c'est comme un signal. Moi je voulais aller au feu avec les autres : autant crever au champ d'honneur. Pas toi, ont dit : y a ce bruit et ton pied comme un sabot : tu resteras aux champs avec les femmes – au champ du déshonneur. Y a bien des chevaux là-bas aussi, j'ai dit, prenez-moi : un moins pour un plus. Trop bancal. Sans appel. Suis resté à bêcher avec elles : ta drôle de chaussure, disaient. Et me regardaient là bêchant, et plus haut encore, entre les jambes : ta bosse comme une promesse, disaient : c'est que ta mère aura couché avec le cheval. Pourquoi.

Il y en a chez qui on voit tout de suite que ça n'ira pas plus loin. Un geste, une inflexion ; c'est dans les yeux ou quoi. Pour elle j'ai vu tout de suite. Mais pourquoi elle est partie, pourquoi si jeune, pourquoi si seule, ça je ne sais pas.

Il manque toujours une pièce, une lettre, un mot, je compte et je recompte, j'avais pourtant veillé à ne rien oublier, j'avais pensé à me souvenir mais toujours quelque chose échappe, pourquoi.

Pourquoi je n'ai pas jeté tout ça avant, le vieux sac avec sa vieille vie dedans, tout ce barda de rien : parce que j'avais promis que

même en effigie il y serait un jour du côté de la chance : tu crois ?

Pourquoi elle va partir et moi pas. Pourquoi si tout est pareil elle et moi, il y a ce trou pour elle, là devant, et pour moi pas.

Pourquoi la grande statue ne regarde que moi et lève le bras et je ne vois rien au-dessus de son bras qu'un nuage tout rond.

Pourquoi ça ne ressemble pas à l'image. Est-ce qu'ils nous ont menti : Pourquoi.

Pourquoi. Par la fenêtre, la seule de son appartement qui donne sur la rue, il contemple le va-et-vient des passants déjà pressés, les courses des livreurs déjà affairés, le slalom des automobiles, les gyrophares des véhicules d'urgence. C'est un matin d'hiver. Le ciel est bleu. Le froid s'immisce dans les embrasures. Un châle sur les épaules, calé dans son fauteuil voltaire, tenant dans sa main qui tremble une tasse de café fumante, il s'interroge encore et encore. Pourquoi il est revenu, lui, et pas les autres, ses compagnons qu'il avait vus s'effondrer à ses pieds, tellement amaigris qu'ils ne parvenaient plus à tenir sur leurs jambes, contraints à rejoindre dans un fracas de hurlements et de coups de crosses cet endroit sinistre qu'entre eux, sans trop savoir pourquoi, ils n'osaient pas nommer et d'où personne, à leur connaissance, n'était jamais ressorti vivant. Pourquoi il ne s'était pas résolu à mettre un genou à terre et attendre d'être traîné à son tour, pourquoi il s'était accroché au peu de vie qui coulait dans ses veines quand, autour de lui, erraient comme des fantômes les silhouettes grisâtres et maculées de boue de camarades dénudés, les omoplates saillants et les bras décharnés, poussés vers la baraque dont on entendrait bientôt la lourde porte se refermer dans un claquement sec et froid, avant le grand silence. Pourquoi.

Mais pourquoi ce matin glacial n'est-il pas un matin comme les autres ? C'est que devant sa tasse de café, il a pris une résolution. Aujourd'hui, il sortira. Il sortira dans le but - mais pourquoi si longtemps différé ? - de se rendre à l'adresse précise où, alors qu'il était un jeune homme gaillard à qui l'avenir semblait sourire, sa vie avait brutalement basculé.

Au moment où il s'apprête à quitter son domicile, l'heure n'est plus à se demander pourquoi il a fallu que s'écoule autant de temps avant qu'il se décide. Pourquoi il a si souvent renoncé. Et pourquoi, maintenant, il se sent prêt. Il s'en étonne lui-même, tout surpris de la résolution avec laquelle il ouvre la porte cochère de son immeuble et, happé par la foule, se dirige d'un pas lent mais décidé vers la station de métro voisine.

S'il a tant hésité, c'est peut-être parce que la rue où il a vécu enfant et jusqu'à l'âge adulte, n'existe plus. Il se doute que la vétusté des constructions explique pourquoi elle a été rayée de la carte. C'est vrai que du temps de sa jeunesse, ce n'était déjà pas très reluisant.

Sortant du métro, il retrouve facilement son chemin. Il se laisse guider par sa mémoire. Le quartier a beaucoup changé. Pourquoi tant d'enseignes disparues ? Là était une boulangerie où il lui arrivait de livrer des sacs de farine quand il enchaînait les petits boulots. Là, une boucherie. Là, le bar tabac où il achetait ses paquets de gris. Il continue de marcher. Remonte le boulevard. Il lui faut bifurquer à main droite et s'engager dans une artère dont il ne reconnaît plus les façades. Lentement, il s'approche de ce qui avait été sa rue. Et plus il s'approche, plus sa main tremble. Pourquoi est-il là ? Que vient-il chercher ? Pourquoi ressent-il, au fond de lui, la nécessité impérieuse de pousser le portillon qui ouvre sur le parc où des enfants jouent au cerceau sous le regard bienveillant d'un jardinier occupé à biner un parterre de rosiers ?

Comme plus rien n'existe de l'endroit où il a vécu, il se force à imaginer. Pourquoi le tracé de cette rue dessinant un S lui rappelle brusquement ceux brodés sur le col de l'uniforme que portaient ses geôliers, là-bas d'où il ne sait toujours pas pourquoi il est revenu, pourquoi il en a réchappé, lui, et pourquoi, ici, en plein cœur de la ville, il s'est retrouvé un beau matin d'été pris dans un coup de filet monstrueux, pourquoi juste ce matin-là, il avait quitté plus tôt que d'habitude le domicile de son amie, se refusant une grasse matinée pour rentrer chez lui avant l'aube, pourquoi, lorsque les cars de policiers avaient déboulé, il n'avait pas tenté de fuir par les égouts comme d'autres s'y étaient essayés mais sans succès, pourquoi il était resté dans la cuisine, tétanisé ou peut-être résigné, il ne sait plus, serrant dans ses bras son petit frère pour le protéger dans un geste aussi vain que désespéré.

Toutes ces images défilent maintenant sous ses yeux. Cela, il l'avait prévu. C'est même pourquoi il s'était enfin décidé à venir jusqu'ici et tant pis si plus aucune trace ne subsiste à présent de la rue où sa jeunesse jusque là si insouciante avait été décapitée. Il sait ce qu'il a vécu et pourquoi ce vécu demeurera gravé en lui jusqu'à son dernier souffle. Il s'assied sur un banc. Regarde

autour de lui les flâneurs déambuler, les couples s'enlacer, les enfants jouer. Il observe la vie et s'émerveille de sa simplicité. Oui, il ose, sans plus de pourquoi, s'émerveiller pendant un court instant du rayon de soleil qui réchauffe son corps dans un matin bleuté.

Pourquoi suis-je devenu Sonneur de cloches. Au Conseil Municipal ils ont tous votés pour moi. Ils le savent pourtant que je n'habite pas en permanence dans ce village. Je suis Sonneur de cloches pourquoi. Que les cloches sonnent ou pas il y a ceux qui s'en moquent, ceux qui veulent les entendre à toute heure du jour, de la nuit et encore ceux qui préfèrent le silence. Problème de société c'est certain, contenter tout le monde ce n'est pas facile. C'est moi le responsable, mais pourquoi moi, pourquoi en suis-je arrivé là.

Sur la place de l'église, descendus de notre camionnette, nous sommes trois, habillés d'une combinaison de travail bleue avec le logo de notre entreprise écrit en grosses lettres sur le dos et le devant du vêtement : TOUT EN UN. Alors pourquoi sommes-nous trois si tout est en un. Je ris intérieurement, suis-je le seul des trois à en rire. J'aperçois un homme à la fenêtre de la maison en face de l'église, il nous regarde. Pourquoi nous regarde-t-il, le faisons-nous rire.

Je suis assis sur un banc de l'église, les mains croisées. On dirait que je prie. Pourtant je n'arrive pas à prier. Je ne trouve pas Dieu, pourquoi. Je l'appelle de toutes mes forces, rien ne se passe, je n'arrive pas à me connecter avec lui, pourquoi. Pourquoi ai-je insisté pour que le Conseil Municipal nomme un Sonneur de cloches. Dieu ne me répond pas. Pourquoi.

Je les ai vues passer les voitures, aucune ne s'est arrêtée pourquoi. J'espérais, et les voitures n'ont fait que passer, pourquoi. Tous les jours elles ne font que passer sans s'arrêter. Pourquoi suis-je enveloppée de solitude. J'ai mis mon bouquet de pissenlits et mon sourire sous cloche pourquoi est-ce que je fais ça.

Pourquoi choisissait-il toujours si mal les lieux où vivre. Et le premier particulièrement avec son mur aveugle juste en face de l'unique fenêtre dont il n'avait remarqué à la visite que l'espace habitable assez grand et la cuisine et la salle de bain séparées. Sa mère pourtant lui avait fait remarquer ce défaut, il avait répondu pourquoi ça, ça ne me dérange pas, tous yeux qu'il était sur l'espace plus grand qu'espéré... Après quoi il avait souffert de la continuelle pénombre du studio où pas un rayon de soleil ne pouvait se faufiler et entre lui et l'obsédante et rébarbative présence de ce mur en meulières, pierres croûteuses qu'il avait prises en grippe. Pensant avoir retenu la leçon, il avait opté ensuite pour une studette au 7eme étage véritablement éclaboussée de lumière d'où il put contempler le ciel, car pour le reste et pourquoi nom de Dieu ne l'avait — il pas vu avant de s'engager, la studette était de forme triangulaire et pour ainsi dire impossible à aménager et l'avait condamné à un lit d'une personne sur lequel ils devaient se serrer pour ne pas chuter sa copine et lui et pour peu qu'on ait besoin d'un verre d'eau on marchait sur le matelas et parfois sur les cheveux de l'autre ce qui fit bien rire au début mais la lassitude aidant — du lieu ou de l'autre ? — occasionna des disputes pénibles. Il déménagea pour une studette un peu plus spacieuse, mais un peu trop proche du fleuve si bien que l'humidité exhalait une odeur entêtante qu'il avait cru passagère dans tout le bâtiment et dont le mur de façade pourri en profondeur inquiétait tous les occupants...

Pourquoi se lever ce matin, alors que tout est fondu en gris, que le brouillard écrase le vallon, que le froid transit les membres, que le soleil fait des promesses qu'il ne tiendra pas...

Pourquoi faire des efforts, alors que cette journée grise ressemblera à celle d'hier, à celle de demain et peut-être même à celle d'après-demain, que penser plus loin n'accroche à rien, que la grisaille a déjà tout avalé...

Pourquoi les cloches du village sonnent-elles à toute volée, de toute force, des sons longs et profonds qui n'ont rien de joyeux...

Pourquoi l'automne, d'habitude si coloré en rouge et jaune sous un ciel bleu roi, pourquoi cet automne-là est-il si triste, si perdu, si pleins de soupirs et de sanglots...

Et pourquoi est-ce moi qui soupire dans cette décrépitude des saisons et des éléments au lieu de relever le défi...en changeant de préoccupation... il y a une maison qui attend mon histoire...

Pourquoi est-ce toujours cette maison qui émerge quand je veux écrire, aux escaliers tournants en marbre, aux rampes bien cirées, aux couloirs sentant l'ancien, odeurs de poussière, de plâtre, d'humidité et de passé, qui semble ne jamais changer et pourtant évolue...

Et pourquoi, dans cette maison bien tenue, bien soignée, est-il possible qu'une locataire ait pu trébucher, chuter, glisser jusqu'en bas, alors qu'elle connaît chaque marche, qu'elle fréquente ces escaliers depuis si longtemps et qu'elle a toujours été très prudente...

Et on pourrait se demander, pourquoi cette dame du deuxième est toujours collée à la fenêtre, matin, midi et soir, regardant la rue dans le calme ou dans l'agitation, n'aurait-elle pas d'autres intérêts, d'autres occupations que cette indiscretion, cette surveillance, cette manie d'épier la maisonnée, le va et vient des locataires, des visiteurs, des démarcheurs, des recenseurs...ennui, angoisse, curiosité, malveillance... ou juste solitude...

Et pourquoi ce jeune garçon qui vient épisodiquement traîne-t-il avec lui un étui à forme de trompette, est-ce vraiment une trompette, prend-il des leçons, mais alors chez qui, il n'y a pas de plaintes de bruit chez la concierge, il ne semble y avoir aucun professeur dans les étages, étrange, ces passages fréquents dans une indifférence polie...

Et pourquoi y a-t-il ce cheval qui trotte tous les matins dans cette rue, une petite rue de ville, même pas une allée, les allées sont plus loin dans la ceinture verte, ici il y a les wagons des trams et les bus rouges, il y a le marronnier au coin de la rue, il y a un petit parc avec des buissons à fleurs, il n'y a pas de piste pour les chevaux, mais tous les matins le cavalier se tient tout droit sur son cheval blanc, immobile comme une statue, il n'y a que le cheval qui bouge, qui avance, qui va on ne sait où...

Aujourd'hui seulement je me demande pourquoi on l'appelait la Polonaise. Sans doute son nom était-il imprononçable. Je n'ai jamais entendu son nom. C'était la Polonaise. De référence à Chopin, il n'y en avait pas. La Polonaise, comme son voisin était le maçon. Voisins sans nom. Ont pris le nom du lieu, du métier, comme tant de tanneurs devenus Pélissier, de ferronniers devenus Ferron, ou d'autres, de façon plus évidente, Meunier. Le maçon s'appelait peut-être Lemasson. Et eux, comment les appelait-on au hameau ? Les touristes ? Les Biterrois ? Ils se vouvoyaient, se saluaient de loin. On l'apercevait, assise devant sa porte, la Polonaise. Comment ne pas entendre l'étrangère, dans cette Polonaise ? Avait-elle seulement mis un pied en Pologne, la Polonaise ? Rien aujourd'hui pour retrouver son nom. Regarder sur Internet semble inutile, tout cela est si loin. Essayer toutefois. Découvrir que des maisons de la Polonaise et du maçon, il ne reste rien, sinon ces souvenirs, ces mots, ces questions. Je n'ai pas réalisé d'emblée que les maisons manquaient. J'ai vu un parking. Le réel pèse de tout son poids, s'impose, si visible qu'il voudrait tout faire disparaître, jusqu'à ce qui a pourtant un jour été vu, vécu, réel. Tout aussi réel.

Pourquoi cet été-là lui a-t-il proposé de l'accompagner mener le troupeau au pré ? Il l'apercevait chaque été, l'espérait. Seule personne de son âge en dehors de sa soeur. Son frère Pierre ne comptait pas. Trop jeune. Comment pourrait-il se pardonner ce jour où, en jouant ?.. Tenu à rester avec elle, à la protéger, à tenter de la faire rire, et incapable de ne pas désirer de toutes ses forces de fuir, de ne plus le voir cet oeil blanc, cet oeil qui ne le voyait pas, cet oeil qui, il le savait, l'empêcherait de la quitter. Alors il allait à l'écurie, sellait Napoléon, et les jambes bien collées contre ses flancs, il tournait le dos au hameau, à la maison, au champ où ce jour là...

Pourquoi ne l'a-t-elle pas quitté ? Sa soeur a bien divorcé. Sa soeur aînée. Celle à laquelle elle écrit tous les mardis. Le

mercredi, c'est à la cadette qu'elle écrit en glissant un billet dès qu'elle le peut. La cadette est un panier percé. Mais elle n'a pas eu de chance. L'aînée, elle, a toujours été la plus forte. Celle qui a soutenu leur mère pendant la guerre, celle qui a gardé le secret de la mort du père. Un voisin le tenait d'un soldat, au front lui aussi. La grand-mère avait partagé le secret avec l'aînée des gamines - ce n'était plus une gamine la Suzon, en tant qu'aînée, il fallait qu'elle seconde sa mère, qu'elle soit celle qui serait au courant de la mort du père, là-bas au front, mais elle avait dû jurer la Suzon, elle avait dû jurer de se taire, muette comme une tombe elle était restée, jusqu'à ce jour où il est revenu celui qu'on croyait mort, celui qu'Henriette n'a pas reconnu, ce père pour lequel elle avait tant prié, ce beau soldat, pas pour ce vieil homme au regard vide, à la peau morne, cet homme au pantalon flottant comme si dessous il n'y avait plus de corps solide, plus rien pour le tenir. Oui, Suzon était l'aînée, et donc la plus forte, l'audacieuse, celle qui avait osé divorcer, divorcer oui, quitter son ivrogne de mari. Mais la Suzon n'avait pas d'enfant. Aménorrhée depuis l'âge de quatorze ans quand sa grand-mère lui avait révélé le secret, celui qu'il ne faudrait jamais répéter, celui qu'elle tenait de la voisine qui avait reçu une lettre du front. Henriette, elle, avait deux enfants. Mais pourquoi n'a-t-elle pas divorcé après, quand ses enfants sont devenus adultes ? De quoi avait-elle peur ? Manquait-elle de courage ? Était-elle de mauvaise foi, elle, la si pieuse ? Mais comment subvenir à ses besoins quand on est une femme née au début du XX^e siècle ?

Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à lui proposer de m'accompagner au pré ? Elle doit s'ennuyer seule ici, elle qui est habituée à la ville. Elle doit sortir avec des amis là-bas, à la ville. Ils doivent aller au cinéma, et puis où encore ? Dans des cafés ? À la plage aussi, bien sûr. Mener le troupeau au pré, c'est tout ce que je peux lui proposer. Pourquoi je n'arrive pas à le lui proposer ? Pourquoi j'ai honte soudain ?

Pourquoi est-ce à sa nièce plutôt qu'à ses fils qu'il a offert des livres ? Pourquoi est-ce que sa nièce se souvient de lui comme d'un passeur vers la littérature, elle dont dont ça a été toute la vie, son pays, la littérature, et non pas ses fils ? Entre ses fils et lui, il y avait l'épouse, la mère, celle qui le craignait mais aussi

qui tâchait de l'humilier. Pauvre système de défense de qui est dominé. Pourquoi n'ont-ils pas su vivre en paix ? Elle qui le critiquait dans son dos, elle qui s'écrasait par devant, elle qui jamais ne l'aurait quitté, elle dont on pouvait penser qu'elle ne l'aimait pas, était restée mariée une vie entière pour les enfants, le curé, les gens, le qu'en dira-t-on, le repos de son âme, et qui à sa mort a été perdue, perdue au point de perdre le peu de tête qui lui restait, je perds la tête avait-elle coutume de dire, elle avait perdu son mari, mais cela elle ne pouvait l'accepter, alors elle le cherchait, dans les rues, sous le soleil, partant tête nue, à travers la ville, jusqu'au cimetière, appelée par lui, oserais-je écrire comme un chien qui a perdu son maître, ou simplement comme une épouse qui a perdu son maître, *monsieur* lui disait-elle, *monsieur* pour montrer la distance, *monsieur* pour marquer sa liberté, monsieur qu'il n'était pas quand il s'approchait de son corps, voulait la toucher, avec son sexe la pénétrer juste pour le plaisir, comme si le mariage était une affaire de plaisir, comme si le rôle des corps n'était pas simplement de faire des enfants, et des enfants ils en avaient et lui qui continuait à vouloir la caresser, et lui au visage rougi de désir, et elle qui lui tournait le dos, regardait du côté de la fenêtre, de la commode, des photos de ses parents, son père avec un chapeau de paille sur la tête, sa mère avec un tablier passé sur ses vêtements, ses parents qui n'avaient pas compris qu'elle l'épouse, cet étranger, cet espagnol, un bel homme ça oui, mais un étranger, quand eux étaient nés ici, dans cette ville, et leurs parents avant eux, et leurs grands-parents avant eux. Pourquoi leur fille s'était-elle donc amourachée de cet étranger ? Ils l'avaient prévenue pourtant.

TEMOIN 1

Ce jour, le familial tempo à deux temps du pas de mon grand-père avait cessé de claudiquer. Pourquoi de son uniforme de tirailleur dépassait une ceinture de laine rouge ? Avait-il eu l'intention de se recroqueviller à jamais, là, au pied de ce cèdre deux fois centenaires, là, où chaque jour de beau temps nous sortions tous nos tapis du petit réduit de la maison pour prier ? Avait-il senti venir sa mort ? L'ayant déjà connu de près et n'ayant jamais de son vivant pu dire sa fierté de militaire, avait-il ainsi cherché à l'affirmer haut et fort ?

Pourquoi ce refrain têtue de ma mère, avec sur le visage et dans la voix ce pâle sourire ? Avec le temps, son ronronnement aurait-il pu rajeunir ? A chaque gorgée de thé à la menthe, les fragrances de cette assemblée de paysans des quelques mechtas voisines, assise autour de dominos, à même le sol, dans l'unique pièce de la minuscule baraque en torchis, lui remontaient-elles ? Moi, je me souviens de l'adroit jet qui coulait du bec de la théière directement dans les tasses, des volutes de cigarette, des voix teintées de hargne brûlante. *Le décret Crémieux depuis 1870 a promu les juifs... Et nous ? Pourquoi n'avons-nous pas le droit d'être pleinement des citoyens algériens indépendants ?*

TEMOIN 2

J'ai 12 ans. J'arrive chez moi et ma mère hurle. Le sang a coulé. Cet après-midi-là, mon père assis à une terrasse de café a eu la mâchoire explosée par une bombe du F.L.N. *On fout le camp* a dit la mère, puis, elle a jeté quelques photos dans une valise. Pourquoi en cet instant, mon frère de lait algérien est-il devenu mon frère ennemi ? Pourquoi mon Don Juan de père, a-t-il élu domicile à l'hôpital des Gueules cassées en Seine et Marne ?

J'ai presque 13 ans. Je suis en 4^{ième}. À la cantine, je me goinfre de Kiri et de hachis parmentier. Je joue au football et caracole sur mon vélo. J'ai besoin d'exagérer devant les copains mes origines d'expatrié et de fils de blessé de guerre. Pourquoi tout le monde autour de moi, se demande, pourquoi, De Gaulle à Alger, depuis

le perchoir du balcon du gouverneur, proclame : *Je vous ai compris, je sais ce qui s'est passé ici...*

J'ai 15 ans. Pourquoi la mère est-elle de plus en plus vacharde, triste, et moi pareil ? De Gaulle cette fois, jure que *Jamais lui vivant, le drapeau du F.L.N ne flottera sur Alger.*

J'ai 16 ans. Au lycée, je bats le pavé avec le cercle de gauche de l'UNEF. Je joue au singe savant devant les filles. J'ai envie d'hurler, de cogner, mon sexe m'obsède. Pourquoi ces émeutes, barricades, putschs, ce massacre à Paris organisé contre des Algériens par Papon ? Pourquoi dans les programmes scolaires, passe-t-on très vite, ou pas du tout, sur l'histoire de la guerre d'Algérie ?

TEMOIN 3

N'avoir qu'une religion, le F.L.N, c'est en cela que j'ai cru longtemps, l'indépendance de mon pays par les armes et les bombes. Aurais-je pu faire autrement ? J'ai donné cet exemple de jusqu'au-boutisme à mon fils. L'ai-je contaminé ? Ils l'ont tué... Mon propre pays l'a assassiné. Pourquoi ? Vivre encore ?

TEMOIN 4

Je m'éloigne légèrement, m'empare de mon appareil photo et presse sur le déclencheur. L'autofocus, n'était pas réglé. L'instantané de ces faux frères algériens, de lait et de combat, qui n'ont ni l'un ni l'autre, choisi d'être dans le clan des dominés ou dans celui des dominants, aura des contours flous.

Ce voyage, pourquoi ? Pourquoi ce besoin de donner trace, de rapiécer les trous de mémoires familiales, de passer par des histoires inconnues, d'autres histoires que les miennes ? Pourquoi ce détour ?